

www.e-rara.ch

Oeuvres de P. et TH. Corneille

**Corneille, Pierre
Corneille, Thomas**

Paris, M DCCC XLIV [1844]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 41934

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-90695>

Examen analytique des pièces de P. Corneille [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



EXAMEN ANALYTIQUE DES PIÈCES DE P. CORNEILLE

NON COMPRISES

DANS SES OEUVRES CHOISIES.

Nous réunissons ici, sous le titre d'*Examen analytique*, les fragments des pièces de Corneille qui nous ont paru renfermer souvent de véritables beautés, et qui donneront au lecteur une idée de ce que fut ce grand génie au commencement et à la fin de sa carrière.

MÉLITE,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1629.

« Cette pièce fut mon coup d'essai, dit Corneille, elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun.... Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par une seule intrigue, et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville... Le succès en fut surprenant. »

(Examen de *Mélite*.)

ACTE PREMIER.

Première scène : Éraсте vante les charmes de *Mélite* à *Tircis*, son ami, partisan déclaré d'un paisible célibat.

TIRCIS.

.....
Pauvre amant ! je te plains, qui ne sais pas encore
Que, bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme, fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie....
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, et non pour un mari.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne sauraient ébranler des cervelles bien saines;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appât d'un suborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai : mais ce choix difficile
Assez et trop souvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.

ÉRASTE.

Mais il y faut venir : c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuse, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerais plus qu'*Aminte* et qu'*Hippolyte*;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens.
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine....

Blessé de cette réplique, Éraсте défie le rebelle de se trouver en présence de *Mélite* sans en devenir épris. *Mélite* paraît; questionné par Éraсте, *Tircis* se reconnaît subjugué.

Cloris, sœur de *Tircis*, et *Philandre* son amant, entrent en scène. Fatiguée de ses flatteries, *Cloris* lui dit :

Ne m'en conte point tant de ma perfection.
Tu dois être assuré de mon affection;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie :
Une fausse louange est un blâme secret.....

Tircis vient : il avoue à sa sœur que son cœur est pris, sans nommer celle qui le possède.

ACTE DEUXIÈME.

ÉRASTE.

Je l'avais bien prévu, que ce cœur infidèle
Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,

Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris. ...
Depuis, cette volage évite ma rencontre ;
Ou si, malgré mes soins, le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours me confond,
Son esprit en désordre à peine me répond.

(A Mélite, qui entre.)

Quoi, seule et sans Tircis ! vraiment c'est un prodige ;
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laisant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

En apercevant sa sœur, il s'écrie qu'il a été trompé ; bientôt après il lui fait entendre que Philandre la trahit également. Mélite repousse faiblement les reproches d'Éraste sur son infidélité, et le laisse presque furieux.

Pour se venger, il charge Cliton, courtier d'amour, de remettre à Philandre une prétendue déclaration de Mélite.

Philandre survient ; Éraste, d'abord caché derrière lui, feint d'avoir lu le billet par-dessus son épaule, et le félicite de son bonheur avec un dépit simulé ; Philandre y paraît indifférent.

Tous deux sortent ; Tircis et Mélite leur succèdent, et se font un mutuel aveu de leur amour.

ACTE TROISIÈME.

PHILANDRE, seul.

Tu l'as gagné, Mélite : il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus longtemps insensible.
Tes lettres, où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres, où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses :
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses,
Ah ! Mélite, pardon ; je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si longtemps de t'aimer.

Tircis vient confier son ardeur à Philandre, qui se prend à rire en entendant nommer Mélite et lui montre la lettre qu'il a reçue d'elle. Tircis lui propose un duel ; mais il le refuse et sort.

Afin de lui faire prendre courage, Cloris révèle à Tircis les secrets de son sexe :

Quoi ! si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé ?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé ;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que, les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Un volage me quitte, et je le quitte aussi ;
Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.

Philandre passe sans paraître apercevoir Cloris ; elle l'appelle, et lui montre en plaisantant la fausse lettre qu'il a oublié de reprendre à Tircis. Philandre veut qu'elle la lui rende ; ne pouvant y parvenir, il sort outré, se promettant bien de se venger de la sœur sur le frère.

ACTE QUATRIÈME.

La nourrice de Mélite s'enquiert de la cause du refroidissement d'Éraste ; et, dit-elle :

Une fille qui voit et que voit la jeunesse
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse :

Le dédain lui messied ; ou, quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froisseur, à propos ménagée,
Peut rembraser une âme à demi déagée,
Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivrait d'autre façon.

Mélite répond qu'il faut s'en prendre à l'humeur jalouse d'Éraste, qui croit Tircis un rival préféré.

LA NOURRICE.

Éraste n'est pas homme à laisser échapper.
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

La suite du dialogue est le développement de cette thèse tant de fois débattue. Il se termine ainsi :

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?
Étant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement ;
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

Persuadée de l'infidélité de Mélite, la nourrice sort en la lui reprochant.

Cloris raille Mélite sur ses sentiments en faveur de Philandre ; Mélite ne comprend rien à ses paroles, mais son indignation éclate lorsque Cloris lui remet sa prétendue lettre adressée à Philandre.

On apporte la nouvelle que, désespéré de la trahison de Mélite, Tircis est près de mourir. Mélite s'évanouit ; on l'emporte chez elle.

Éraste, seul, s'applaudit de sa ruse, il s'écrie :

D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout ; Mélite l'a suivi.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivi ! que dis-tu, misérable ?

Il tombe en démence, se voit poursuivi par les Éuménides, et fuit, croyant traverser le Styx dans la barque de Caron.

Philandre n'a pu rencontrer Tircis pour se battre avec lui ; il entre, mais Éraste revient, et, le prenant pour Minos, lui demande si ce n'est pas trop des supplices qu'on lui prépare pour avoir, au moyen d'une fausse correspondance d'amour, joué le crédule Philandre. Celui-ci sort rempli de honte et de fureur ; Éraste le suit, toujours invoquant les divinités infernales.

Pour remettre Cloris du trouble où l'a jetée la nouvelle de la mort prochaine de son frère ; on vient lui dire que ce n'était qu'un moyen d'éprouver les sentiments de Mélite.

ACTE CINQUIÈME.

Cliton explique tout à la nourrice de Mélite, quand on entend les cris d'Éraste qui s'avance. Il fuit épouvanté ; mais elle reste en disant :

Pour moi, quand je devrais passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

Parvenue à le calmer un peu, elle le mène chez lui afin qu'il reprenne ses sens, ensuite elle le conduira chez Mélite, qu'il désire vivement entretenir.

Philandre vient demander à Cloris pardon de son crime; elle ne lui répond que par des sarcasmes, et il s'écrie avant de sortir :

Tu railles; mais bientôt nous verrons d'autres jeux.
Je sais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS.

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il suffit.

Je sais comme on se venge.

CLORIS.

Et moi comme on s'en rit.

Tircis, Mélite et Éraste arrivent auprès de Cloris; le mariage des deux premiers se conclut, puis tous trois la pressent d'accepter Éraste pour époux. Elle y consent. En sortant avec eux pour aller demander l'assentiment de sa mère, Tircis dit :

Entrons donc; et, tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

LA NOURRICE.

Là, là, n'en riez point : autrefois, en mon temps,
D'aussi beaux fils que vous étiez assez contents,
Et croyaient de leur peine avoir trop de salaire,
Quand je quittais un peu mon dédain ordinaire.

CLITANDRE,

OU L'INNOCENCE DÉLIVRÉE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1632.

« Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures; c'était l'unique règle que l'on connaît en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effet, et de ce que le style en était trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés de théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans les vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout, en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable... Pour la construction, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner quels sont les premiers acteurs. »

CORNÉILLE. (*Examen de Clitandre.*)

(La contexture bizarre de cette pièce rappelle tellement celles du théâtre anglais, que nous nous bornerons à transcrire l'argument écrit par Cornéille lui-même.)

ARGUMENT DE CLITANDRE.

Rosidor, favori du roi, était si passionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections toutefois n'étaient que pour la première : de sorte que cet amour mutuel n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait; et de là procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer leur mariage. Ces deux demoiselles, bien que rivales, ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon, elle entraînait dans la confiance de Caliste, et se tenait toujours assidue auprès d'elle; elle se donnait plus de moyens de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongea au dedans, et excitait en son âme autant de véritables mouvements de haine pour sa compagne qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi avec toute sa cour s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille, entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Éraste. Cette jalouse, dans sa profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et, à son retour, conte à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avaient rendez-vous dans le bois le lendemain au lever du soleil, pour en venir aux dernières faveurs; une offre en outre de les lui faire surprendre éveilla la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de sa faveur auprès du roi, dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor, au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre voulaient être assez tôt de retour pour se trouver au lever du roi et de la reine après le coup exécuté; les lieux mêmes n'étaient pas fort

éloignés : de sorte que Rosidor, poursuivi par ses trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avait l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste ; il pare et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement que, retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et, sans la reconnaître, il la lui arrache, et passe tout d'un temps le tronçon de la sienne en la main gauche, en guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi se voyant désarmée par Rosidor ; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques, et qu'il était venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce mouvement, il voit Caliste pâmée et la croit morte ; ses regrets avec ses plaies le font tomber en pâmoison ; et, s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bandé ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ses assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui allait rechercher les siens, et qui cependant, afin de mieux passer pour villageois, avait jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échappatoire ; mais, s'étant aperçu à ce discours qu'elle avait vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'était elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il était assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît, et se fait reconnaître à elle ; ses offres de service sont aussi mal reçues que par le passé : elle persiste toujours à ne vouloir chérir que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué : elle entre en furie, ce qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui creve un œil de son poinçon ; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein, et de venger cette injure par sa mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avait pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui, par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur, ne pouvant en-

durer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude ; et, ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le roi. Le roi, qui ne voulait pas perdre ses cavaliers, envoie en même temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que, si Clitandre s'était échappé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au roi par la moitié de ses archers, ce pendant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor et Caliste s'étaient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au roi quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on lui en dit même le sujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefait toutefois), et rendu par son page ; si bien que le roi, ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que peut faire son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils, s'il attendait son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle ; et, redoutant que le prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le prince à la chasse : ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui çà, qui là, cherchent à se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivait l'épée à la main : c'était Pymante et Dorise ; il était déjà terrassé, et près de recevoir le coup de la mort ; mais le prince, ne pouvant souffrir une action si méchante, tâche d'empêcher cet assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnaît le prince, et s'entrelace tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitôt, et le désarme ; l'ayant désarmé, il crie à ses gens, et enfin deux veneurs paraissent, chargés des vrais habits de Pymante, Dorise et Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, sans toucher à leurs habits. C'est de

là que Dorise prend occasion de se faire reconnaître au prince, et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens; en même temps, Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avait réduit en l'extrémité où il était. Cela lui fait connaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies; et, l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roi avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitôt qu'il serait guéri, dont Caliste était allée porter la nouvelle au blessé: et, après que le prince lui eut fait connaître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et lui promet toutes sortes de faveurs, pour récompense du tort qu'il lui avait pensé faire. De là, il envoie Pymante à son conseil pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeraient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avait assuré la vie; et, la voulant désormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entre-aimer, puisque lui et le prince le désirent, leur donnant jusqu'à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants le fruit de leur amour.

LA VEUVE, OU LE TRAITRE TRAHÍ,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1633.

« Cette comédie n'est pas plus régulière que
« *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le
« même défaut au cinquième acte, qui se passe en
« compliments, pour venir à la conclusion d'un
« amour épisodique, avec cette différence toute-
« fois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus
« de justesse dans celle-ci que celui d'Éraste avec
« Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de
« mieux ordonné pour le temps en général, qui
« n'est pas si vague que dans *Mélite*, et a ses in-
« tervalles mieux proportionnés par cinq jours
« consécutifs: c'était un tempérament que je
« croyais lors fort raisonnable entre la rigueur de
« vingt-quatre heures et cette étendue libertine
« qui n'avait aucunes bornes. ... Cette comédie
« peut faire connaître l'aversion naturelle que j'ai
« toujours eue pour les *a parte*. Elle m'en don-
« nait de belles occasions, m'étant proposé d'y

« peindre un amour réciproque qui parût dans les
« maintiens de deux personnes qui ne parlent
« point d'amour ensemble, et de mettre des com-
« pliments d'amour suivis entre deux gens qui
« n'en ont point l'un pour l'autre, et qui sont
« toutefois obligés, par des considérations parti-
« culières, de s'en rendre des témoignages mu-
« tuels. C'était un beau jeu pour ces discours à
« part, si fréquents chez les anciens et chez les
« modernes de toutes les langues. Cependant, j'ai
« si bien fait, par le moyen des confidences qui
« ont précédé ces scènes artificieuses, et des ré-
« flexions qui les ont suivies, que, sans emprun-
« ter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui
« n'en parlent point, et le mépris a été visible
« entre ceux qui se font des protestations d'amour.
« Le style n'est pas plus élevé ici que dans *Mé-
« lite*; mais il est plus net, et plus dégagé des
« pointes dont l'autre est semée..... L'intrigue y
« est aussi beaucoup plus raisonnable que dans
« l'autre. » CORNEILLE. (*Examen de la Veuve.*)

ACTE PREMIER.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode;
Mais la tienne pour moi serait bien incommode:
Mon cœur ne pourrait pas conserver tant de feu,
S'il fallait que ma bouche en témoignât si peu.....

Tu aimes Clarice depuis près de deux ans, con-
tinue-t-il; qu'espères-tu en gardant le silence?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir, qui te flatte, en vain se l'imagine:
Clarice, avec raison, prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être; mais enfin, vois-tu qu'elle me fuie;
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie;
Que je lui sois à charge; et, lorsque je la voi,
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi?.....

Il engage Alcidon à ne prendre aucun souci de
l'avenir qui est réservé à lui Philiste, car, avant
tout, un amant doit s'assurer du cœur de sa maî-
tresse.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau;
Mon feu me déplairait caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie:
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps,
D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie!.....

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux et les miens prudemment assortis;
Et, comme à ces longueurs il l'a fait indocile,
Il te donne en ma sœur un naturel facile:
Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui l'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage.....
Adieu.

ALCIDON.

La confiance avec un bon ami
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

(Seul.)

Vit-on jamais amant de pareille imprudence,
Faire avec son rival entière confiance ?
Simple, apprends que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses lois des gens faits comme moi ;
Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi.

N'est-il pas vrai, nourrice ?

s'interrompt-il en voyant entrer la nourrice de la veuve, et son agent secret quoiqu'elle semble servir les intérêts de Philiste. Elle lui recommande de paraître toujours empressé auprès de Doris, pendant qu'elle s'efforcera de lui gagner le cœur de Clarice.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Célidon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon ;
Tu rirais trop de voir comme je la cajole.

Il sort. Doris et sa mère viennent occuper la scène. En sondant le cœur de sa fille, Chrysante apprend que celle-ci ne paraît répondre aux empressements d'Alcidon que par condescendance pour son frère Philiste ; qu'elle acceptera sans peine l'époux que sa mère lui aura choisi ; un jeune homme sortant des universités, Forlange, qu'elle a rencontré au cercle la veille, lui a pendant cinq minutes débité mille propos insignifiants. Ce Forlange serait un excellent parti ; aussi Chrysante engage-t-elle sa fille à faire en sorte de lui plaire, tout en ménageant Alcidon, lui avouant même que déjà elle travaille à cette union. Doris laisse sa mère seule avec Géron, qui apprend à celle-ci que Forlange est épris de celle-là.

Pendant quelques minutes, Clarice et Philiste se trouvent seul à seule, sans que celui-ci ose se déclarer. Il sort ; Clarice s'écrie :

Las ! il m'en dit assez, si je l'osais entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre ;
Mais, pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, et l'autre de pudeur,
Que mon rang me déplaît ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune !

ACTE DEUXIÈME.

Dans un monologue en stances, Philiste déplore sa malheureuse timidité. Clarice et la nourrice entrent ; il se cache pour entendre ce qu'elles vont se dire : outré de la perfidie de son agente, à peine Clarice est-elle sortie, qu'il vient accabler la nourrice des reproches les plus amers ; elle lui répond d'un air railleur :

Jeune et simple novice en matière d'amour,
Qui ne saurais comprendre encore un si bon tour.
Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flammes ;
C'est traiter lourdement un délicat effet ;
C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait.....

Jé n'ai pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

Philiste ne saurait rien répondre à d'aussi bonnes raisons.

Clarice survient ; elle voudrait obtenir une déclaration formelle de Philiste, et ne pouvant y parvenir, elle lui donne un bracelet comme gage de son amour. Enfin ils partent pour fixer le jour de leur hyménée.

LA NOURRICE, seule.

Vous comptez sans voire hôte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moi que ce jour doit se prendre.

Alcidon et Doris viennent se faire de mutuelles protestations d'ardeur ; chacun d'eux croit duper l'autre, et s'en amuse tout bas.

La nourrice annonce à Alcidon resté seul que Doris est prête à épouser Forlange ; que, d'un autre côté, Clarice s'obstine à donner sa main à Philiste. Ils conviennent d'enlever Clarice ; et, pour trouver un ami qui le serve, Alcidon fera passer cet exploit pour une vengeance contre Philiste, qui permet que sa sœur contracte d'autres nœuds.

ACTE TROISIÈME.

Pressé par Alcidon, Célidon consent à lui prêter son bras et sa maison pour l'exécution de son projet ; il s'empresse même d'aller prendre les mesures nécessaires pour écarter tout soupçon.

Alcidon, se rit de tant de bonne foi et de crédulité. Philiste l'aborde ; mais notre fourbe, jouant l'indignation au sujet du changement de Doris, qu'il lui attribue, lui prodigue les noms de traître et de parjure. Etonné, Philiste sort dans le dessein de s'opposer aux projets de sa sœur, ce qu'Alcidon, qui perdrait ainsi le prétexte dont il veut couvrir son lâche dessein, espère bien ne pas voir réussir.

Après avoir félicité Doris sur la comédie qu'elle a jouée avec Alcidon, Chrysante engage Géron à attendre Philiste pour le décider au mariage de Doris avec Forlange. Philiste arrive, chasse Géron, déclare à sa mère qu'il ne consentira jamais à l'union projetée, puis envoie dire à Forlange qu'il ait à renoncer à ses prétentions ou à lui rendre raison de tant d'insolence.

Clarice vient rêver à son amour, mais bientôt paraissent Célidon et Alcidon déguisés ; comme si elle avait peur des deux prétendus voleurs, la nourrice se jette aux genoux de sa maîtresse, et, les tenant embrassés, l'empêche de fuir. Quand elle a entendu partir la voiture qui emmène Clarice, elle se dit :

Sortons de pâmoison, reprenons la parole ;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien pris mon temps ;
Ils n'en seront pas tous également contents ;
Et Philiste demain, cette nouvelle sue,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.
Mais par où vont nos gens ? Voyons qu'en sûreté

Je fasse aller après par un autre côté.
 A présent, il est temps que ma voix s'évertue :
 Aux armes ! aux voleurs ! On m'égorge, on me tue ;
 On enlève madame ; amis, secourez-nous.
 A la force ! aux brigands ! au meurtre ! accourez tous !

Elle appelle Doraste, Polymas, Listor, valets de Philiste, et les lance sur une fausse route :

Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favorise !
 (Seule.)

Oh ! qu'ils en vont abattre ! Ils sont morts, c'en est fait ;
 Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait ;
 Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
 Ils les rencontreront, s'ils font le tour du monde.
 Quant à nous, cependant, subornons quelques pleurs
 Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

ACTE QUATRIÈME.

Philiste apprend l'enlèvement de sa maîtresse et la douleur à laquelle se livre la nourrice. Polymas et ses compagnons n'ayant pu en découvrir de traces, il s'apprête à les percer de son épée, quand Célian et Alcidon entrent. Ce dernier traite comme effets de poltronnerie toutes les protestations de sincérité que lui fait le frère de Doris, prétendant qu'il n'a d'autre but que de lui refuser satisfaction de son injure ; poussé à bout, Philiste sort, jurant de rompre à jamais avec l'insolent.

Toujours abusé sur les motifs d'Alcidon, Célian s'efforce de lui prouver que Philiste est de bonne foi, qu'il fera tout pour rompre le mariage de sa sœur, mais qu'il lui faut préalablement rendre Clarice. Jouant la générosité, Alcidon abandonne Doris à son ami, qui en a autrefois été épris, et lui dit que par vengeance il veut épouser Clarice, à qui, pour la gagner plus aisément, ils conviennent d'annoncer une fausse nouvelle, la mort de son amant.

ACTE CINQUIÈME.

Resté seul, Célian réfléchit, et en vient à penser qu'il ne joue peut-être que le rôle de dupe. Pour s'en assurer, il dit à la nourrice qu'Alcidon vient de tout avouer, en déclarant même qu'elle a trempé dans l'enlèvement de Clarice. Elle nie d'y avoir participé en rien, et tente de faire croire que le seul auteur a trouvé ce biais pour se venger de son refus. Toutefois, cédant à la crainte du supplice qui lui est réservé, elle demande un asile à Célian, qui le lui accorde, heureux tout à la fois d'avoir démasqué les méchants et de tenir la dangereuse nourrice en lieu de sûreté.

Alcidon vient demander à Doris son cœur, non plus pour lui, mais pour un de ses amis. Indignée, elle lui conseille de taire le nom de son protégé, qu'elle se sent prête à haïr à l'égal de lui-même.

Célian vient de rendre la liberté à Clarice sans lui nommer le coupable, et sort dans l'intention de chercher Philiste ; accosté par Alcidon, il lui

promet son secours, et le traître se rit de la simplicité qu'il lui suppose encore.

Célian n'a point trouvé Philiste à son logis ; il revient, le rencontre, et lui promet de lui rendre sa maîtresse, s'il s'engage à lui accorder une demande. Transporté de joie, celui-ci donne sa parole ; et à peine sait-il où il trouvera Clarice, qu'il laisse sa mère et sa sœur avec Célian.

Célian ouvre son cœur à Chrysante, et lui demande la main de Doris ; mais, craignant que Philiste ne soit toujours trop porté pour Alcidon, elle remet la réponse à un autre moment.

CÉLIDAN.

Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, monsieur ; croyez-moi, votre offre nous honore :
 Aussi dans le refus j'aurais peu de raison ;
 Je connais votre bien, je sais votre maison.....

Jadis aimée de votre père, je fus contrainte par la volonté de mes parents à prendre un riche mari ;

.....et maintenant je vois

Que, comme par un droit successif de famille,
 L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.

Philiste, à la décision duquel Chrysante s'en rapporte, est prié par Célian de remplir sa promesse. Esclave de sa parole, et prétendant n'être tenu qu'à ce qui n'est pas contraire à l'honneur, Philiste se refuse à laisser prendre à sa sœur d'autre époux qu'Alcidon.

Celui-ci entre, et s'emporte contre Célian, qui a remis Clarice en liberté. Pour le calmer, le frère de Doris lui dit que, quoi qu'il arrive, il peut toujours compter sur la main de sa sœur ; alors Alcidon laisse tomber le masque, et s'écrie en sortant qu'il n'a jamais aimé que Clarice, que c'est lui-même qui l'a enlevée, que Célian est son complice. Celui-ci se justifie sans peine, et Philiste, enfin désabusé, l'unit à Doris.

LA GALERIE DU PALAIS,

OU L'AMIE RIVALE,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1634.

« Ce titre serait tout à fait irrégulier, puisqu'il
 « n'est fondé que sur le spectacle du premier acte,
 « où commence l'amour de Dorimant pour Hip-
 « polyte, s'il n'était autorisé par l'exemple des
 « anciens, qui étaient encore bien plus licencieux
 « quand ils ne donnaient à leurs tragédies que le
 « nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de
 « l'action, comme *les Trachiniennes* et *les Phéni-
 « ciennes*.....

« Quant à la durée de cette pièce, elle est dans
 « le même ordre que la précédente, c'est-à-dire,
 « dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus

« fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé,
 « qui s'y trouveront assez rares... Le personnage
 « de nourrice, qui est de la vieille comédie, et que
 « le manque d'actrices sur nos théâtres y avait
 « conservé jusqu'alors, afin qu'un homme pût le
 « représenter sous le masque, se trouve ici méta-
 « morphosé en celui de suivante, qu'une femme
 « représente sur son visage... »

CORNEILLE. (*Examen de la Galerie du Palais.*)

ACTE PREMIER.

Aronte dit à Florice que malgré les éloges qu'il ne cesse de faire d'Hippolyte, son maître Lysandre est toujours épris de Célidée; cependant il n'a pas encore perdu tout espoir.

Célidée, dont Pleirante, son père, approuve la passion pour Lysandre, fait dire au messager de son amant qu'elle se rendra chez Daphnis.

(On tire un rideau, et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier, chacun dans leur boutique.)

LA LINGÈRE.

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau;
 C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
 Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.
 Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de soie!

LA LINGÈRE.

De vrai, bien que d'abord on en vendit fort peu,
 A présent Dieu nous aime, on y court comme au feu;
 Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande.
 Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
 Découvre moins le fard dont un visage est peint,
 Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.

Dorimant et Cléante son écuyer, Hippolyte et Florice sa suivante, entrent successivement.

DORIMANT, prenant un livre sur la boutique du libraire.
 Je connais celui-ci; sa veine est fort égale;
 Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
 Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans:
 J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT.

De vrai, chacun s'en pique, et tel y met la main,
 Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

Il dit à son écuyer quelques mots à voix basse;
 Hippolyte sort, Cléante s'empresse de la suivre.
 Lysandre survient, et dit à Dorimant:

Je te prends sur le livre.

DORIMANT.

Eh bien! qu'en veux-tu dire?
 Tant d'excellents esprits qui se mêlent d'écrire
 Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir?
 Beaucoup font bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie.....

LYSANDRE.

....Tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique;
 Faute de le connaître, on l'habille en fureur,

Et, loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
 Lui seul de ses effets a droit de nous instruire;
 Notre plume à lui seul doit se laisser conduire;
 Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait:
 Un bon poète ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter: l'amour a des tendresses
 Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
 Tant de sortes d'apps, de doux saisissements,
 D'agréables langueurs et de ravissements,
 Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
 Et mille autres secrets que l'on ne saurait dire,
 Quoi que tous nos rimeurs en mettent par écrit,
 Ne se surent jamais par un effort d'esprit;
 Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
 Qui traitassent l'amour à la façon des poètes:
 C'est tout un autre jeu.....
 O pauvre comédie! objet de tant de veines,
 Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
 On te tire souvent sur un original
 A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

Dorimant raconte à son ami qu'il a entrevu dans la matinée une beauté séduisante; que Cléante l'a suivie, afin d'apprendre quel est son nom et son rang. Cléante revient; trois hommes, qui lui ont donné des écrivains, l'ont empêché de remplir sa mission: il connaît l'un d'eux.

Qu'on le trouve où qu'il soit,

répond le désappointé Dorimant.

Hippolyte vient, sa suivante Florice lui parle des œillades d'un cavalier qui se trouvait le matin chez le libraire, à quoi elle répond que toutes galanteries qui ne viendraient point de Lysandre la trouveront indifférente. Alors Florice lui révèle l'amour que Lysandre montre pour Célidée.

ACTE DEUXIÈME.

Dorimant proteste à Hippolyte de son amour:

Je n'ai point consulté pour vous donner mon âme;
 Votre premier aspect sut allumer ma flamme,
 Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
 Aussi prompt à brûler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
 Encor qu'a votre avis il soit inexprimable,
 Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
 De la vivacité de votre jugement.
 Pour moi, que la nature a faite un peu grossière,
 Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumière,
 Conduit trop pesamment toutes ses fonctions
 Pour m'avertir si tôt de vos perfections.

Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter; Hippolyte l'appelle et engage avec lui une guerre d'agaceries. Florice, prenant pour prétexte une affaire pressée, la force à rentrer.

Dorimant confie à Lysandre qu'Hippolyte est la personne dont il lui a déjà parlé, mais qu'il désespère d'en être aimé. Lysandre se charge de lui rendre les parents favorables, et lui conseille de gagner le cœur de sa maîtresse.

Hippolyte se plaint de ce que Florice a interrompu sa conversation avec Lysandre; pour s'ex-cuser, la suivante dit qu'elle avait à cœur de lui

communiquer le dessein dont elle l'a entretenue et qu'elle l'engage à exécuter.

Hippolyte appelle Célidée : Dorimant, lui dit-elle, l'importune ; son amie lui répond qu'elle voudrait bien que Lysandre lui donnât quelque prétexte pour l'abandonner. Hippolyte lui insinue que, si elle paraissait avoir le moindre dédain, Lysandre l'abandonnerait aussitôt. Quoique persuadée du contraire, Célidée promet d'essayer de ce moyen.

HIPPOLYTE.

En vain tu t'y résous ; ton âme un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte :
L'un d'eux dédira l'autre, et toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te persuade ;
J'armerai de rigueur jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

O Dieux ! si je pouvais changer sans infamie !

Hippolyte, comptant sur la promesse de Célidée, cède la place à Lysandre, qui, reçu avec des froideurs rebutantes, s'écrie :

Ah ! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue ;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont ;
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font !
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle ;
Traite, si tu le veux, mon âme en criminelle ;
Dis que je suis ingrat, appelle-moi léger ;
Impute à mes amours la honte de changer ;
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie ;
Et tout me sera doux pourvu que je te voie,
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure ;
Je ne t'appellerai ni lâche ni parjure :
Mon feu supprimera ces titres odieux ;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux ;
Et mon fidèle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

Célidée sort, le laissant en proie à sa douleur.

ACTE TROISIÈME.

Gagné par Hippolyte et entièrement dévoué à ses intérêts, Aronte vient à bout de persuader à son maître que le plus sûr moyen de ramener Célidée est de lui donner de la jalousie en faisant la cour à Hippolyte. Avant tout, Lysandre veut que son écuyer aille s'informer des dispositions de sa maîtresse.

ARONTE, seul.

Sans que pour l'apaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, et sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une promptie retraite, au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.

Florice entre, et demande à Aronte des nouvelles de l'intrigue qu'ils conduisent ; recevant une réponse favorable, elle s'empresse de la reporter à Hippolyte, que son impatience amène.

HIPPOLYTE, à Célidée, qui vient d'entrer.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant :
Tu l'as vu réussir à ton contentement ?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue :
Que je m'en suis trouvée heureusement déçue !
Je présumais beaucoup de ses affections ;
Mais je n'attendais pas tant de soumissions.

Par crainte d'un raccommodement, Florice s'efforce de persuader à Célidée que si elle persistait à rebuter Lysandre pendant un jour entier, il en aurait bien vite pris son parti ; insinuation qu'Hippolyte, en la combattant faiblement, a l'adresse de faire adopter par sa crédule rivale.

Lysandre survient, et adresse à Célidée des paroles qui expriment sa douleur et son amour ; docile aux conseils de Florice, elle lui répond qu'il devrait quitter cet importun langage.

LYSANDRE.

Quoi ! vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs ?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte.

Celle-ci semble vouloir renvoyer ces hommages à Célidée, qui dissimule son dépit sous un air d'indifférence et sort avec Florice.

Hippolyte, continuant son jeu, reproche à Lysandre de laisser partir ainsi sa maîtresse, la seule digne de ses vœux.

Pleirante (père de Célidée), et Chrysante (mère d'Hippolyte), entrent en parlant mariage : le premier emmène Lysandre. Restée seule avec sa fille, Chrysante lui dit :

Devinais-tu bien quels étaient nos discours ?

HIPPOLYTE.

Il vous parlait d'amour, peut-être ?

CHRYSANTE.

Oui ; que t'en semble ?

HIPPOLYTE.

D'âges presque pareils, d'ous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour !
C'était pour ton sujet qu'il me parlait d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moi ? Ces jours passés, un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égalait à l'Aurore ;
Je me raillais alors de sa comparaison ;
Mais, si cela se fait, il avait bien raison.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil, tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme est bien loin de cette maladie ;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant :
Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

Hippolyte insinue à sa mère que la proposition de Pleirante n'a pour but que de détourner Lysandre de chercher à lui plaire, et de le ramener à Célidée. Elle appuie sur ce que Pleirante a emmené Lysandre avec lui. Chrysante promet d'approfondir ce mystère.

Célidée entre en pleurant ; pour éviter ses doléances, Hippolyte sort avec Chrysante. — La malheureuse se livre sans contrainte à sa douleur. Enfin, voyant venir Dorimant, elle se retire après l'avoir prié de lui rendre visite le lendemain. Celui-

ci voudrait être admis chez Hippolyte ; la porte lui est durement refusée.

ACTE QUATRIÈME.

Chargé par Lysandre d'aller faire sa paix avec Célidée, Aronte attriste Hippolyte en lui annonçant que leur stratagème va échouer. J'emploie, dit-il,

J'emploie auprès de vous le temps de ce message,
Et la ferai tantôt parler, à mon retour,
D'une façon mal propre à donner de l'amour ;
Mais, après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne réponds de rien : l'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra notre artifice, et parlera pour eux.

Hippolyte répond qu'elle détournera Célidée de parler à son amant ; tout à coup elle aperçoit sa rivale avec Dorimant, et charge Aronte d'aller promptement trouver Lysandre afin qu'il puisse les voir causer ensemble.

Dorimant arrête Aronte et lui demande quel sort lui est réservé dans ses amours ; Aronte, faisant mine de ne le pas comprendre, il lui avoue qu'il brûle pour Hippolyte et que Lysandre est son rival. — Resté seul avec Célidée, l'amant rebuté d'Hippolyte jure de tuer Lysandre. Celui-ci survient, amené par Aronte : ne pouvant entendre ce qu'ils disent, et voyant qu'ils se retirent, il croit à une intrigue nouée entre eux.

Aronte saisit l'occasion, et dit à son maître qu'il devrait s'attacher au char d'Hippolyte ; pour toute réponse, Lysandre le chasse en le menaçant de son épée. — Après un monologue dans lequel il se promet de se venger par la mort de son infidèle et de Dorimant, Lysandre se calme :

L'amour.... Ah ! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense ;
Un mouvement secret prend toujours sa défense :
L'amant souffre tout d'elle ; et, dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.

Il réserve donc toute sa fureur pour son heureux rival.

Hippolyte entre, et dit à Lysandre qu'il doit lui avouer franchement s'il l'aime : il garde le silence ; elle insiste, il se retire.

Blessée de sa froideur, elle cherche les moyens de donner plus de force à la division.

Célidée vient demander à Hippolyte le sujet de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec Lysandre : sur sa réponse qu'il ne faisait que lui parler de son amour, mais qu'elle l'a renvoyé à sa première maîtresse, Célidée la remercie de tant de générosité, et, si Lysandre ne revient à ses pieds, la prie de lui abandonner du moins Dorimant. La perfide réplique qu'elle les lui livre tous les deux on ne peut plus volontiers.

Philante survient ; il propose à Hippolyte d'épouser Dorimant. Dissimulant mal son dépit, elle sort en disant qu'elle va consulter sa mère.

Célidée s'informe du motif de cette démarche : son père lui répond que Lysandre l'a chargé de la

faire pour son ami. Au comble de l'étonnement, elle affirme que Lysandre courtise Hippolyte ; mais Pleirante soutient le contraire, et dit à sa fille de se tenir prête à épouser Lysandre.

Livrée à une cruelle incertitude, Célidée se retire sans avoir pu s'expliquer la conduite de son amant.

LE MERCIER, à la lingère.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGÈRE.

Je voudrais l'avoir vu que quelqu'un s'y fût mis !
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis ?
On joue ainsi le monde ?

LE MERCIER.

Après tout ce langage,
Ne me repoussez pas mes boîtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous-coups mes chalands ;
Vous vendez dix rabats contre moi deux galants.
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure,
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure,
Et vous me harcelez et sans cause et sans fin.
Qu'une femme bargueuse est un mauvais voisin !....
Nous n'apaiserons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique.

Florice promet à un marchand d'amener le lendemain sa maîtresse pour faire des emplettes, et en reçoit un cadeau.

Aronte lui vient dire que leur intrigue paraît prendre un mauvais tour ; elle ne désespère de rien et relève le courage de son acolyte, qui, de joie, lui veut faire don d'un ruban ; mais il n'en trouve point d'assez joli chez le mercier.

LA LINGÈRE.

Ainsi, faute d'avoir de belle marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous ; mais Dieu sait comment !
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point, avec une promesse,
De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

LA LINGÈRE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnaît bien :
Chacun sait son métier ; et... mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE.

Je ne réplique point à des gens en colère.

ACTE CINQUIÈME.

Dans un long monologue, Lysandre se plaint de son sort, et jure de s'en venger sur Dorimant. — Celui-ci, croyant que son rival cherche Hippolyte, lui dit avec un dépit visible de ne point être arrêté par sa présence. De son côté, Lysandre lui conseille de bien cajoler Célidée. Ils s'échauffent, et mettent l'épée à la main.

Célidée arrive sur ces entrefaites ; à sa vue Dorimant s'éloigne.

Après bien des reproches de part et d'autre, et un accommodement très-adroitement amené, nos deux amants se retirent à l'approche de Dorimant et d'Hippolyte.

Craignant que sa ruse n'ait pas tout le succès qu'elle en attendait, et afin de se ménager une

dernière ressource, celle-ci jure à Dorimant qu'à près le cavalier qu'elle aime, et qu'elle ne nommera pas, de peur de causer une querelle, c'est lui qui a la préférence, et que, si son espoir vient à être déçu, elle le prendra volontiers pour époux.

Pleirante annonce le mariage de Lysandre et de Célidée, la paix se rétablit entre Dorimant et le nouvel époux, tout étonnés d'avoir été rivaux.

— Hippolyte excuse sa conduite, demande à Lysandre la grâce d'Aronte, et consent à donner sa main à Dorimant.

CHRYSANTE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joie en soit égale à tous,
(Montrant Pleirante.)

Faites encor celui de monsieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentirait trop sa fin de comédie.

LA SUIVANTE,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1634.

« Je ne me suis jamais imaginé avoir rien mis au jour de parfait; je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver: je fais néanmoins mon possible pour en approcher; et les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils.

« Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
« Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
« Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
« La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
« Et, plus elle en prodigue à nous favoriser,
« Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

« Pour venir à cette *Suivante* que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un style naïf que pompeux: les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie; les passions n'y entrent que par accident. Les règles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale, à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le temps n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner, qui se passe entre le premier et le second acte. La liaison même des scènes, qui n'est qu'un embellissement, y est gardée; et, si vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez pas en un acte plus qu'en l'autre. » (CORNEILLE, *Épître dédicatoire.*)

ACTE PREMIER.

Théante aime Daphnis, et cependant il passe pour être épris des charmes de la suivante. Afin d'entretenir plus librement sa véritable maîtresse,

il a introduit chez elle Florame son ami, qui s'occupant d'Amarante (la suivante), le délivrera de ses importunités. Damon, un ami commun, blâmant Théante de cette imprudence, celui-ci répond :

Ecoute, et tu verras si je suis maladroit :

Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages;
Et, sans avoir d'amour offrant partout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantait de cette humeur étrange
A qui chaque objet plaît, et que pas un ne range,
Et reprochait à tous que leur peu de beauté
Lui laissait si longtemps garder sa liberté,
« Florame, dis-je alors, ton âme indifférente
« Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante. »
« — Théante, me dit-il, il faudrait l'éprouver.
« Mais l'éprouvant, peut-être on te ferait rêver :
« Mon feu, qui ne serait que pure courtoisie,
« La remplirait d'amour, et toi de jalousie. »
Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hasard du succès il y ferait effort.....

Damon lui répète qu'il a commis une grande imprudence en introduisant dans cette maison Florame, qui brûle en secret pour Daphnis et qui le lui a avoué. De crainte d'être surpris par Florame, dont il est le confident, il se retire et laisse Théante à ses réflexions.

Avec une feinte bonhomie, Florame avoue à son ami que rien n'est au-dessus de son amour pour Amarante, mais que, le cœur de cette beauté étant tout à Théante, il est prêt à se sacrifier et à entretenir sans cesse Daphnis pour favoriser les deux amants. Théante le remercie de son zèle, et le laisse seul avec Amarante, qui survient, pour courir auprès de Daphnis.

S'apercevant que Florame pense bien moins à elle-même qu'à Daphnis, la suivante l'entraîne, sous prétexte d'aller rejoindre sa maîtresse dans le jardin, du côté opposé à celui par lequel elle la voit s'avancer.

Aux plaisanteries de Daphnis sur l'imprudence qu'il commet en laissant Florame entretenir Amarante, Théante répond qu'il n'a aucun lieu de craindre.

.....Et, pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux, et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop: je trouve en lui des charmes
Qui vous devraient du moins donner quelques alarmes.
Clarimond n'a de moi que haine et que rigueur;
Mais, s'il lui ressemblait, il gagnerait mon cœur.

Amarante et Florame reviennent; Théante se retire avec son ami.

Pour sonder les intentions d'Amarante, Daphnis lui conseille de faire à Florame un accueil qui ne puisse porter ombrage à Théante qui, dit-elle, est venu lui conter ses chagrins. La suivante répond que c'est Théante lui-même qui lui a présenté Florame, et que s'il paraît lui faire la cour ce n'est qu'afin de cacher son amour pour Daphnis.

Restée seule, la suivante se promet de déjouer

les projets que sa maîtresse a sur Florame, sans toutefois s'abuser sur la valeur des protestations qu'il lui a adressées. Elle usera donc de tous ses moyens pour les empêcher de se voir.

ACTE DEUXIÈME.

Célie, voisine et confidente de Géraste, père de Daphnis, s'efforce de le détourner d'offrir sa fortune et sa main à Florise, sœur de Florame. Vaincue par les importunités du vieillard amoureux, elle lui dit :

Eh bien, j'en parlerai ; mais songez qu'à votre âge
Mille accidents fâcheux suivent le mariage.
On aime rarement de si sages époux,
Et leur moindre malheur c'est d'être un peu jaloux.
Convaincus au dedans de leur propre faiblesse,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse ;
Et cet heureux hymen, qui les charmaît si fort,
Devient souvent pour eux un fourrier de la mort.

GÉRASTE.

Excuse, ou, pour le moins, pardonne à ma folie ;
Le sort en est jeté : va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi ;
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi.
Dis-lui que, si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche à sa bonne fortune ;
Que l'excès de mes biens, à force de présents,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans ;
Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure.

Ils voient venir Florame, et se retirent. — Pendant qu'il rêve à son amour pour Daphnis, la suivante le rejoint, et tâche de nouveau de s'en faire aimer ; mais Daphnis survient, et la congédie pour se trouver seule avec Florame.

Daphnis plaisante Florame sur son amour pour Amarante ; celui-ci proteste qu'il adore une autre beauté bien plus aimable.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point ?

FLORAME.

Je ris de ces amants
Dont le trop de respect redouble les tourments,
Et qui, pour les cacher, se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moi, j'ai toujours cru qu'un amour vertueux
N'avait point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte...

Il est prêt à désigner celle qu'il aime en secret ; la suivante arrive précipitamment. Daphnis invente un autre prétexte pour l'éloigner encore, et invite Florame à compléter sa confidence.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et lui préfère une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au vôtre,
L'esprit et les attraits également puissants,
Ne devraient de ma part avoir que de l'encens.
Oui, sa perfection, comme la vôtre, extrême,
N'a que vous de pareille : en un mot, c'est.....

DAPHNIS.

Moi-même ?

interrompt-elle avec l'air de ne voir dans cette déclaration qu'une punition de son indiscrete curiosité ; mais Florame la presse, la prie de croire à son amour, quand Amarante survient.

Après avoir continué quelque temps avec Florame sur un autre ton, Daphnis donne une nouvelle commission à sa suivante ; mais, craignant qu'elle ne soit aussi alerte qu'aux deux précédentes elle avoue à Florame qu'elle croit à son amour, l'invite à s'éloigner, et lui dit :

Florame, je suis fille, et je dépends d'un père.

Demeurée seule quelques instants, Daphnis est rejointe par Amarante, qui croyait retrouver Florame ; elle reproche à sa maîtresse de lui enlever tous ses amants ; celle-ci l'assure du contraire, et, voyant venir Théante, les laisse ensemble.

Amarante, jugeant que s'il s'aperçoit de l'amour de Daphnis pour Florame, Théante empêchera celui-ci de revenir, lui dépeint comme rebutant l'accueil que son ami a reçu.

A l'approche de Damon, elle laisse avec lui l'amant trompé et heureux. — Théante raconte la déconvenue de ce pauvre Florame ; mais Damon, qui vient d'apprendre la vérité de Florame lui-même, lui démontre qu'on l'abuse et lui propose d'être son second contre son rival.

THÉANTE.

Lui disputer un bien où j'ai si peu de part,
Ce serait m'exposer pour quelque autre au hasard :
Le duel est fâcheux, et, quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive ;
Puisque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit.
A croire son courage en amour on s'abuse ;
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

Enfin, ils conviennent que le mieux est de tâcher de susciter un duel entre Florame et Clarimond, autre amant de Daphnis.

ACTE TROISIÈME.

Célie demande à Florame son consentement au mariage de Florise avec Géraste, ajoutant toutefois qu'il ferait plaisir à sa sœur s'il refusait. Florame consent, au contraire, pourvu que Géraste lui donne sa fille pour épouse. — Ils se retirent à l'approche de Daphnis et de Clarimond.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours ?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines.

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai vos peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination ?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination ?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle ?

DAPHNIS.

Qui pourrait vous aimer, vous voyant si rebelle ?

CLARIMOND.

Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu ?

DAPHNIS.

C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu.

Le dialogue se soutient sur ce ton pendant

quelque temps. Enfin, voyant qu'il ne peut rien gagner sur elle, Clarimond dit à Daphnis :

C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre ?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous sitôt sans me vouloir guérir ?

DAPHNIS.

Clarimond, sans Daphnis, peut et vivre et mourir.

CLARIMOND.

Je mourrai toutefois, si je ne vous possède.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

Il s'abandonne à sa douleur, quand Amarante vient lui conseiller de demander Daphnis à son père, disant que si on la lui accorde il verra bientôt finir ces dédains. Le malheureux amant saisit avec transport ce faux espoir.

Géraste remplace Clarimond ; la suivante lui persuade que ce cavalier ne l'a entretenue que de son désir d'avoir Daphnis pour épouse ; elle assure que sa maîtresse lui a dévoilé, à elle sa confidente, des sentiments qu'elle prenait soin de cacher à tout autre. Elle termine en le conjurant de ne point rapporter à Daphnis l'abus de confiance qu'elle vient de commettre.

Géraste dit à sa fille avec un sourire malin qu'il connaît son amant, et l'encourage dans de tels sentiments, qui lui sont très-agréables.

Daphnis pense que le vieillard lui veut parler de Florame, et remercie l'indiscrete jalousie d'Amarante, à qui sont dues de si heureuses dispositions. Son père parti, elle s'empresse d'en faire part à son amant, qui vient lui rendre visite, et se fait d'avance un plaisir de plaisanter Amarante sur le succès de son indiscretion.

La suivante vient, et Daphnis lui reproche d'un air irrité d'avoir instruit Géraste de son amour pour Florame ; mais, ajoute-t-elle, tes projets sont déjoués, et mon père vient de consentir à mon union avec Florame.

Restée seule, Amarante se demande si par hasard elle aurait nommé Florame au lieu de Clarimond, et sort ne sachant que penser.

ACTE QUATRIÈME.

Daphnis seule :

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure est fâcheuse à passer !...

Géraste entre en congédiant Célie, que Florame a chargée de lui demander la main de Daphnis.

..... Adieu : cela vaut fait,
Tu l'en peux assurer.

Persuadé que Clarimond est l'amant préféré par sa fille, il déclare à celle-ci qu'il a fait pour elle un nouveau choix. Daphnis, qui croit que cette nouvelle décision lui enlève Florame, éclate en sanglots ; il lui ordonne de rentrer.

Amarante vient assurer à Géraste que c'est bien

Clarimond qui est aimé de sa fille. Le vieillard répond à l'obligeante soubrette que, sans cette malheureuse passion, Daphnis consentirait à épouser Florame qu'il lui propose ; il espère pourtant qu'elle se montrera plus soumise, et recommande à Amarante de le lui conseiller. — Celle-ci entreprend de lui faire croire que c'est précisément ce qui fait tenir Daphnis à Clarimond, et conseille à Géraste de présenter à sa fille un autre prétendant. Le vieillard persiste dans son dessein ; et avant qu'il se retire, elle lui promet, mais avec une intention tout opposée, de le seconder auprès de Daphnis.

Restée seule, Amarante ne peut s'expliquer tout ce mystère ; elle compte sur le persistant refus de sa maîtresse.

Damon s'amuse avec Florame de la poltronnerie de Théante, qui voudrait en faire venir aux mains ses deux rivaux. A l'approche de l'ami qu'il trahit, Damon s'éloigne.

Théante s'étonne de rencontrer Florame, il le croyait tué ; pour l'exciter à se battre avec Clarimond, il lui dit que ce dernier, qui connaît son amour pour Daphnis, s'apprete à lui envoyer un cartel. N'étant pas dans l'usage d'attendre un pareil message, Florame prie son officieux ami d'être aussitôt son intermédiaire. Afin de cacher sa ruse, Théante paraît vouloir le détourner de ce parti, et, à son grand désappointement, Florame se rend à ses raisons.

Toujours persuadée que son père veut qu'elle épouse Clarimond, Daphnis apporte à Florame cette triste nouvelle : ils se lamentent, et se jurent une inviolable fidélité.

Resté seul, Florame est interrompu par Célie, qui vient lui annoncer que, grâce à ses instances, Géraste lui accorde sa fille. L'amant croit qu'elle se moque, la menace de son courroux et sort. — Célie reste stupéfaite de cet accueil inattendu.

ACTE CINQUIÈME.

Damon dit à Théante que chargé par Clarimond de remettre un cartel à Florame, depuis longtemps il cherche celui-ci ; Théante essaie de l'en détourner, et, voyant venir Florame, l'entraîne de force.

Florame se demande quel peut être l'auteur de tous ses chagrins ; Amarante se fait la même question, puisque le matin encore Géraste exprimait le désir de l'avoir pour gendre ; mais il croit qu'elle le persille, et quitte la scène avec emportement.

AMARANTE, seule.

Voilà de quoi tomber dans un nouveau dédale.

O ciel ! qui vit jamais confusion égale ?

Si j'écoute Daphnis, j'apprends qu'un feu puissant

La brûle pour Florame, et qu'un père y consent ;

Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame ;

Et, si Florame est cru, ce vieillard aujourd'hui

Dispose de Daphnis pour un autre que lui.

Sous un tel embarras je me trouve accablée ;

Eux ou moi nous avons la cervelle troublée.

Polémon, oncle de Clarimond, témoigne à Géraste son regret de ce qu'il a promis sa fille; Géraste l'assure du plaisir que lui eût causé son alliance, et dit qu'il se tiendrait heureux qu'on lui rendît sa parole afin de pouvoir donner Daphnis à Clarimond.

Célie, qui a entendu ces derniers mots, accuse Géraste de duplicité; pour dissiper son erreur, le vieillard lui dit d'aller chercher Florame et Daphnis.

Celle-ci arrive la première, et ses longs reproches n'éclaircissent en aucune façon le malentendu.

L'arrivée de Florame avec Amarante et Célie fait cesser le qui-proquo. La fourbe est découverte, et le bonheur des époux fait pardonner à la suivante. On se rend chez Florise, accordée à Géraste.

Restée seule, Amarante exprime son dépit: si Daphnis lui enlève Florame, ce n'est que parce que la maîtresse est plus riche que la suivante.

Pour tromper mon attente, et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour:
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Vieillard, qui de ta fille achètes une femme
Dont peut-être aussitôt tu seras mécontent,
Puisse le ciel, aux soins qui le vont ronger l'âme,
Dénier le repos du tombeau qui l'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moi-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort!

LA PLACE ROYALE,

OU L'AMOUREUX EXTRAVAGANT,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1635.

« Je ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la précédente: les vers en sont plus forts; mais il y a manifestement une duplicité d'action. »

CORNÉILLE. (*Examen de la Place Royale*)

ACTE PREMIER

Phylis s'épuise en vains efforts pour engager son amie Angélique à céder aux vœux de Doraste son frère; quel ne sera pas son désespoir quand il apprendra l'inutilité de sa démarche!

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre, répond Angélique; d'ailleurs elle aime Alidor et lui restera fidèle.

On ne doit point avoir des amants par quartier
Alidor a mon cœur, et l'aura tout entier;
En aimer deux c'est être à tous deux infidèle.

PHYLIS.

Fasse état qui voudra de ta fidélité;
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnaître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître....

Pour moi, j'aime un chacun; et, sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager.

Ainsi tout contribue à ma bonne fortune:
Tout le monde me plaît, et rien ne m'importune;
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous;
Ainsi, tous à l'envi s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire;
L'éloignement d'aucun ne saurait m'affliger;
Mille encore présents m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le change:
Un monde m'en console aussitôt ou m'en venge....

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaisamment traiter cette matière,
Et donner à sa langue une libre carrière.
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer,
Est bon à faire rire, et non à pratiquer...
Qui peut en avoir mille en est plus estimée;
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée;
Elle voit leur amour soudain se dissiper:
Qui veut tout retenir laisse tout échapper.

Pour éviter l'ennui de nouvelles sollicitations, elle se retire en voyant venir Doraste.

Par sa folle étourderie, Phylis parvient à apaiser la douleur de son frère, qui a parfaitement deviné qu'Angélique le fuit. Pour réfléchir plus à l'aise aux moyens de triompher de la cruelle, Phylis, qui voit approcher Cléandre, *un de ses amants*, emmène son frère.

Cléandre, dont le cœur appartient en secret à Angélique, maîtresse de son ami Alidor, exprime ainsi ses sentiments:

J'aime Alidor, j'aime Angélique:
Mais l'amour cède à l'amitié;
Et jamais on n'a vu, sous les lois d'une belle,
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidèle.

Alidor entre, et avoue à son ami que son amour pour Angélique est trop violent.

A tel prix que ce soit il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir,
Fit d'un amour par force un amour par devoir.

Cléandre s'étonne de cette répugnance pour le mariage; Alidor répond:

N'a-t-on point d'autres goûts en un âge qu'en l'autre?
Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.

Enfin il annonce le projet de se faire congédier par Angélique, ajoutant qu'il serait aise de la voir épouser un rival. Cléandre alors lui découvre l'amour qu'il nourrit en silence, et Alidor lui promet de le servir. Mais, dit-il,

..... songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE.

J'en veux bien faire essai; mais d'ailleurs quand j'y pense,
Peut-être seulement le nom d'époux l'offense;
Et tu voudrais qu'un autre....

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu?
Connais mieux Angélique et sa haute vertu;
Et sache qu'une fille a beau touch-r mon âme,
Je ne la connais plus dès l'heure qu'elle est femme.

Ils sortent pour accomplir leur dessein.

ACTE DEUXIÈME.

Polymas, valet d'Alidor, montre à Angélique

une déclaration d'amour que son maître envoie à Clarice. Elle se lamente, mais s'engage à garder le secret, afin que Polymas puisse lui rendre de nouveau semblable service.

Alidor survient, et est accueilli par les plus vifs reproches; mais la douleur d'Angélique redouble quand, après avoir lu sa lettre à Clarice, qu'elle lui représente, il s'informe d'un ton railleur si c'est là la cause de sa colère. Il continue sur ce ton, et la quitte en lui promettant de ne jamais paraître devant elle.

ANGÉLIQUE, seule.

Que je m'anime en vain contre un objet aimable !
Tout criminel qu'il est, il me semble adorable ;
Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
En demandant sa mort, n'y sauraient consentir.

Elle annonce son malheur à Phylis, qui lui répond en plaisantant :

Choisis de mes amants, sans l'affliger si fort,
Et n'apprends pas de me faire grand tort :
J'en pourrais, au besoin, fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeurerait encor plus de deux mille.

Reprenant son sérieux, Phylis plaide de nouveau la cause de son frère, et ne se laisse point rebuter. Aussitôt le départ d'Angélique, elle fait venir Doraste, lui raconte ce qui se passe, et lui ayant conseillé d'aller demander Angélique à son père, le congédie pour s'entretenir avec Lycis, un de ses innombrables amants.

Au bout de quelques instants elle voit passer Cléandre, et court l'arrêter. Celui-ci lui répond :

Encor que votre ardeur à la mienné réponde,
Je ne veux point d'un cœur commun à tout le monde.

Il veut la quitter pour se rendre auprès d'Angélique, qu'il est chargé de voir de la part d'Alidor; mais elle le retient pour lui montrer son portrait nouvellement fait, et laisse partir Lycis.

ACTE TROISIÈME.

Cléandre dit à Phylis, au sujet de son portrait :

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage ;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot et ne suit point mes pas.

Il est prêt à s'échapper pour se rendre chez Angélique, quand Doraste, qui en sort, leur vient annoncer qu'il doit l'épouser le lendemain. Sur quoi Phylis, s'adressant à Cléandre :

Va-t'en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux :
Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux yeux ;
Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,
De peur que ton abord interrompit mon frère.
Quelque fin que tu sois, tiens-toi pour affiné.

Couvert de confusion, Cléandre est tiré de sa rêverie par Alidor, et lui dit que pour se venger il veut provoquer Doraste. Son ami lui répond :

Simple, par le chemin que tu penses tenir,
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.

La suite des duels ne fut jamais plaisante :
C'était ces jours passés ce qu'en disait Théante.

Il termine en lui promettant de le servir avec chaleur.

Angélique vient débiter quelques stances dans lesquelles elle se plaint de sa destinée; bientôt, apercevant Alidor, elle renouvelle les reproches qu'elle lui a déjà adressés. Voyant qu'il se tait, elle veut se retirer; mais Alidor la retient, et lui avoue que son valet l'a aidé à la tromper, et qu'il n'a jamais pensé à Clarice. Elle s'épanche en regrets amers, puisque Alidor n'est point inconstant; puis, cédant à sa répugnance pour Doraste et aux sollicitations de son amant, elle lui promet de se laisser enlever pendant le bal que son fiancé doit donner le soir, tout en exigeant d'Alidor qu'il laissera pour ses parents à elle une lettre qui les rassure sur les conséquences de ce rapt.

Phylis a vu Alidor entrer et sortir; inquiète pour son frère, dont la réconciliation des deux amants romprait le mariage, elle se propose de les épier pendant le bal. — Lysis, qui se présente pour lui faire la cour, l'importune, et elle le congédie.

ACTE QUATRIÈME.

(Il fait nuit.)

Cléandre et sa troupe se retirent dans le fond du théâtre; resté seul, Alidor raisonne sur son entreprise; un peu ébranlé d'abord par ses souvenirs, la crainte du mariage, qui le poursuit sans cesse, le détermine à persévérer.

Impatient de voir arriver Angélique, Cléandre s'avance, et fait remarquer à Alidor qu'il est minuit: celui-ci l'engage à rester caché, disant qu'elle ne peut tarder, et lui recommande, aussitôt qu'elle aura reçu la promesse de mariage (souscrite par Cléandre) de se saisir de cette jeune beauté, et de l'empêcher d'appeler du secours si elle reconnaît la ruse. — Angélique paraît; elle reçoit la promesse, et rentre chez elle pour la déposer dans sa chambre, sans l'avoir lue.

Comme elle se l'était promis, Phylis a surveillé Angélique, et l'a suivie pour connaître la cause de sa sortie précipitée: au signal d'Alidor, Cléandre et ses acolytes s'emparent d'elle et l'entraînent.

Quelques remords s'élevèrent dans le cœur d'Alidor, il les fait taire; lorsque Angélique revient et s'excuse de l'avoir fait attendre, il lui demande comment il se fait que l'enlèvement ait manqué, car, dit-il,

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ai vu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux l'ont donc séduit ;
Et quelque autre, sans doute, après moi descendue,
Se trouve entre les mains dont j'étais attendue.

A son tour, elle s'enquiert du motif qui l'a empêché d'accompagner ses gens: il n'en avait pas d'autre que de reparaitre au bal, afin d'éloigner

les soupçons, répond-il; pressé d'accomplir sa promesse, il y consent, tout en se demandant à quoi le mènera cette démarche. A ce moment, Doraste sort subitement; Alidor fuit, et Angélique, qui s'appête à le suivre, est arrêtée par son amant trompé, qui l'accuse de perfidie. Elle convient que le seul dépit le lui a fait accepter pour époux, et qu'Alidor étant revenu à elle, son cœur a repris ses premiers liens. — Doraste aurait cédé de bon cœur sa place à Alidor; mais la promesse de mariage trouvée dans la chambre d'Angélique, prouve qu'elle est d'intelligence avec un autre. Elle prend le papier, et reste muette d'étonnement en le voyant signé de Cléandre. Réfléchissant tout à coup que la personne enlevée est peut-être sa sœur, Doraste laisse Angélique pour courir après les ravisseurs. Celle-ci se met à pleurer, et forme le projet de prendre le voile.

ACTE CINQUIÈME.

Cléandre jure à Phylis qu'il l'adore, la supplie de lui pardonner et de lui donner sa main.

PHYLIS.

Craignez-vous qu'à vos feux ma flamme ne réponde,
Et puis-je vous haïr, si j'aime tout le monde?

Après l'avoir un peu lutiné, elle finit par lui dire qu'elle dépend de ses parents, et à sa question sur leurs intentions à son égard répond seulement :

Le monde vous croit riche, et mes parents sont vieux.

Alidor arrive; mais les deux nouveaux amants le laissent pour aller rassurer les parents de Phylis. — Surpris de ce qu'il voit, et touché du tendre empressement qu'a montré Angélique, il se décide à se rattacher à son char.

Doraste paraît, suivi de son valet Lycante; il jure de se venger de Cléandre. Sa sœur, qu'il ne sait point être en liberté, vient le détromper sur les intentions de Cléandre, qui un moment après leur annonce lui-même que leurs parents lui accordent la main de Phylis. Doraste reproche à Angélique son manque de foi, et lui dit qu'il renonce à l'épouser.

ANGÉLIQUE.

Un cloître désormais bornera mes desseins;
C'est là que je prendrai des mouvements plus sains;
C'est là que, loin du monde et de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me trompe.

En vain on lui parle en faveur d'Alidor; en vain Phylis lui dit :

Si tu m'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi,
Et laisse à tes parents à disposer de toi.
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres :
Le cloître a ses douceurs; mais le monde en a d'autres
Qui, pour avoir un peu moins de solidité,
N'accroissent que mieux notre instabilité.
Je crois qu'un bon dessein da : s le cloître te porte ;
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte ;
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

La malheureuse Angélique persiste, et sort en maudissant le trompeur

Resté seul, Alidor se console par cette réflexion :

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnais sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

L'ILLUSION COMIQUE,

COMÉDIE EN VERS EN CINQ ACTES. — 1636.

« Voici un étrange monstre que je vous dé-
die. Le premier acte n'est qu'un prologue, les
« trois suivans font une comédie imparfaite, le
« dernier est une tragédie, et tout cela cousu en-
semble fait une comédie. Qu'on en nomme l'in-
« vention bizarre et extravagante tant qu'on vou-
« dra : elle est nouvelle; et souvent la grâce de la
« nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit
« degré de bonté. Son succès ne m'a point fait honte
« sur le théâtre. »

CORNEILLE. (*Épître dédicatoire.*)

ACTE PREMIER.

Pridamant ne sait ce qu'est devenu son fils;
Dorante son ami l'amène à la grotte d'Alcandre,
et en attendant l'arrivée du magicien lui dit :

Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connaît l'avenir et les choses passées;
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
Et pour lui nos desseins sont des livres ouverts.
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire;
Mais, sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire;
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

Alcandre arrive; Dorante lui présente Pridamant, à qui le sorcier reproche sa sévérité envers son fils. Pridamant convient de ses torts et témoigne le plus vif désir de les faire oublier. Après lui avoir promis qu'il reverra l'objet de sa sollicitude, Alcandre donne un coup de baguette; un rideau se tire, et laisse voir de magnifiques habits.

Jugez de votre fils par un tel équipage.

Pour mettre le comble à la surprise de Pridamant, le magicien ajoute :

Toutefois si votre âme était assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie
Et tous ses accidens devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés :
Il ne leur manquera ni geste ni parole.

Pridamant accepte, et Dorante les laisse seuls.

ALCANDRE.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur;
Et je serais naïf d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.
Il vous prit quelque argent; mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;

Et pour gagner Paris il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire ;
Après, montant d'état, il fut clerc d'un notaire ;
Ennuyé de la plume, il le quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain.
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine ;
Son style prit après de plus beaux ornements :
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume.
Depuis, il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du mithridate en maître opérateur,
Revint dans le Palais, et fut solliciteur.
Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Thormes,
Sayavedre, et Guzman, ne prirent tant de formes.

Il poursuit cette énumération, et annonce que le jeune homme est auprès d'un noble gascon, de la bourse et de la maîtresse duquel il dispose, sous le nouveau nom de Clindor de la Montagne. Enfin il sort en disant qu'il va tout préparer pour l'apparition magique.

ACTE DEUXIÈME.

Alcandre prescrit à Pridamant, sous peine de la vie, de ne sortir qu'après lui de la grotte. — Les ombres de son fils, sous le nom de Clindor, et de son maître Matamore s'avancent ; le premier demande à l'autre s'il songe encore à combattre, lui qui a déjà pourfendu tant d'ennemis, ajoutant que pour assembler son armée il lui faut encore du temps. — Le Gascon ne peut souffrir que l'on suppose qu'il en ait besoin pour vaincre ses ennemis, si nombreux qu'ils puissent être.

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles.
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques,
Je dépeuple l'état des plus heureux monarques.
La foudre est mon canon, les destins mes soldats ;
Je couche d'un revers mille ennemis à bas ;
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée ;
Et tu m'oses parler cependant d'une armée !

Sa pensée se reportant à sa maîtresse, il s'adoucit.

Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;
Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

CLINDOR.

O dieux ! en un moment que tout vous est possible !
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme :
Quand je veux j'épouvante, et quand je veux je charme ;
Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour
Les hommes de terreur et les femmes d'amour.

Il énumère ses prouesses amoureuses ; mais, fatigué d'être l'objet de l'adoration des plus grandes reines et du monde entier, il a sommé Jupiter de mettre un terme à tant d'importunités.

Ce que je demandais fut prêt en un moment ;
Et depuis je suis beau quand je veux seulement.

Bref, l'Aurore elle-même a fait pour lui une infi-

délicité à Tithon. Revenant à la puissance de son bras valeureux :

Tous ceux qui font hommage à mes perfections,
Conservent leurs états par leurs soumissions.
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville ;
Je les souffre régner ; mais, chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir les monarques,
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques :
Ces grands sables, qu'à peine on passe sans horreur,
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour : voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse,

CLINDOR.

Où vous retirez-vous ?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant ;
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

Lorsque j'ai ma beauté je n'ai point ma valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infailible :
Je ne saurais me faire effroyable à demi ;
Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi,
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur votre prudence est rare.

Adraste se plaint à Isabelle de ce qu'elle ne veut point croire à son amour.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous me blâmez :
Je me connais aimable, et crois que vous m'aimez ;
Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence ;
Et quand bien de leur part j'aurais moins d'assurance,
Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moi la pareille ; et, puisqu'à votre flamme
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'âme,
Faites-moi la faveur de croire sur ce point
Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

Piqué de ce ton railleur, Adraste se retire, et Matamore revient aussitôt.

Eh bien ! dès qu'il m'a vu comme il a pris la fuite !
M'a-t-il bien su quitter la place au même instant ?

Pendant qu'il offre à Isabelle des rois pour valets, des sceptres et des couronnes, un page vient lui annoncer un courrier de la reine d'Irlande.

Profitant de l'absence de Matamore, Clindor dit à Isabelle que ce page est payé par le Gascon pour venir d'heure en heure remplir pareille mission auprès de lui. Il proteste de son amour ; et, recevant une réponse encourageante, s'écrie :

Dieu ! qui l'eût jamais cru que mon sort rigoureux
Se rendit si facile à mon cœur amoureux ?
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,
Sans support, sans amis, accablé de misère,
Et réduit à flatter le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant ;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaît ou qui vous importune ;

Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir ; un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.....

Elle aura cependant bien des obstacles à surmonter, son père ayant fait un autre choix. Adraste paraît, et elle se retire.

Le malheureux amant menace Clindor de le battre s'il le voit encore parler à Isabelle ; celui-ci s'éloigne de son rival, à qui il jure qu'il le punira de cet affront.

Lyse, la jalouse suivante d'Isabelle, confie à Adraste que le valet du *prince des fous* (c'est-à-dire de Matamore) est aimé de celle que lui-même recherche. Elle reçoit de lui un diamant, et s'engage à lui faire voir sa maîtresse avec Clindor et à le mettre à même de se venger de celui-ci, dont elle-même est amoureuse en secret. — Restée seule elle se dit :

Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses !
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses !
Je ne suis que suivante ! Et qu'est-il que valet ?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid,
Il se dit riche et noble, et cela me fait rire :
Si loin de son pays qui n'en peut autant dire ?
Qu'il le soit ; nous verrons ce soir, si je le tiens,
Danser sous le cotret sa noblesse et ses biens.

Alcandre et Pridamant sortent de la grotte, le second fort inquiet des menaces de Lyse ; le magicien l'assure qu'elle aime trop Clindor pour le laisser battre.

ACTE TROISIÈME.

Isabelle en pleurs et son père Gêronte viennent occuper la scène. Celui-ci lui ordonne d'apaiser ses soupirs ; car, dit-il,

Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous même.
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime.....
Quoi ! manque-t-il de bien, de cœur ou de noblesse ?
En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse ?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
Et que je répons mal à l'honneur qu'il me fait ;
Mais si votre bonté me permet en ma cause,
Pour me justifier, de dire quelque chose,
Par un secret instinct que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, et ne le puis aimer.
Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire
Soulève tout le cœur contre ce qu'on désire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous faut haïr.
Il attache ici-bas avec des sympathies
Les âmes que son ordre a là-haut assorties :
On n'en saurait unir sans ses avis secrets,
Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.
Aller contre les lois de cette providence,
C'est la prendre à partie, et blâmer sa prudence,
L'attaquer en rebelle, et s'exposer aux coups
Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux

GÉRONTE.

Insolente ! est-ce ainsi que l'on se justifie ?
Quel maître vous apprend cette philosophie ?
Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir
Ne m'empêchera point d'user de mon pouvoir...
Après tout, je le veux : cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essai de mon obéissance.

GÉRONTE.

Ne me répliquez plus quand j'ai dit : *Je le veux*.
Rentrez : c'est désormais trop contester nous deux...
(Seul.)

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !
Les règles du devoir lui sont des tyrannies,
Et les droits les plus saints deviennent impuissants
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe : il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de notre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.

Arrive Matamore qui expose à Clindor ses projets contre les Tartares. Gêronte lui répond qu'il ne lui accordera point sa fille, dût-il la couronner reine ; pour couper court à ses sornettes,

La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle,

dit-il, et il finit par lui interdire l'entrée de sa maison, car

Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.

Redoutant l'effet des menaces de Gêronte, Matamore n'ose aller voir sa belle, même pendant l'absence du père, et en donne pour raison à Clindor, qui le lui propose, qu'il se verrait obligé de tirer son sabre contre les valets, et qu'alors

.....les feux qu'il jette, en sortant de prison,
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,
Faites, lattes, chevrons, montants, courbes, filières,
Entre-toises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Pannes-soles, appuis, jambages, traveteaux,
Portes, grilles, verrous, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Office, cabinets, terrasses, escaliers.

Cela dit, et pour plus de sûreté, il se hâte de quitter la place.

Lyse vient faire à Clindor des agaceries auxquelles celui-ci répond par des protestations d'amour ; la soubrette n'y ajoute aucune foi, sachant qu'il fait la cour à Isabelle.

CLINDOR.

L'Amour et l'Hyménée ont diverse méthode :
L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.
Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien :
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien.....
Ah ! que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer !
Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire !

Tourmenté par la jalousie, Matamore voudrait trouver un peu de courage ; mais, entendant les pas de deux personnes, il se cache dans un coin, et entend les doux propos du couple qui a causé sa frayeur, c'est-à-dire de Clindor et d'Isabelle. — Il s'empporte ; et son écuyer, que n'intimident point les quatre genres de mort dont il le menace, l'amène assez aisément à renoncer à sa maîtresse.

Suivi de Gêronte et d'une foule de valets, Adraste arrive l'épée à la main ; Clindor le perce

de la sienne, et on l'emporte dans la maison du père d'Isabelle, où Matamore s'est enfui.

Pridamant sort de la grotte d'Alcandre, qui parvient avec peine à le rassurer sur la position de son fils.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre est coupé en deux parties.)

Redoutant l'issue des poursuites dirigées contre Clindor pour avoir tué Adraste, Isabelle est tout en larmes; Lyse lui demande pourquoi elle est dehors si tard, et pour la consoler lui dit :

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie;
Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

Isabelle s'emporte contre elle; alors Lyse lui apprend qu'elle sort de la prison, dont le geôlier, un de ses soupirants, gagné par la promesse de l'épouser un jour, consent à fuir avec elles pendant la nuit, emmenant le prisonnier qu'elle lui a dit se nommer La Montagne. Pénétrée de reconnaissance, Isabelle promet de donner au geôlier tout l'or que Lyse a pu lui promettre, et rentre pour enlever les écus de Géronte, à qui Lyse a soustrait ses clefs. — Elle revient presque aussitôt, fuyant devant Matamore, qui depuis quatre jours qu'il s'est réfugié dans le grenier vient d'en sortir, chassé par la faim. Le capitaine est tout prêt à se fâcher lorsqu'on l'accuse de poltronnerie; Isabelle feint de vouloir appeler les valets, et il se retire par prudence.

Le geôlier vient dire que tout est préparé, et monte pour aider Isabelle et sa suivante à exécuter leur projet. — A ce moment, on voit Clindor passer dans sa prison.

CLINDOR.

Je frémis à penser à ma triste aventure !
Dans le sein du repos je suis à la torture ;
Au milieu de la nuit, et du temps du sommeil,
Je vois de mon trépas le honteux appareil :
J'en ai devant les yeux les funestes ministres ;
On me lit du sénat les mandements sinistres ;
Je sors les fers aux pieds ; j'entends déjà le bruit
De l'amas insolent d'un peuple qui me suit ;
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare :
Là, mon esprit se trouble et ma raison s'égare.
Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déjà mourir.

Pendant cette tirade, Isabelle et Lyse se sont tenues cachées. Le geôlier vient annoncer à Clindor que les juges ont consenti à ce qu'il fût exécuté la nuit. Clindor se loue de cette grande bonté, qui ne diminue en rien sa frayeur, quand tout à coup il voit entrer sa maîtresse et sa suivante. Ils se disposent à fuir; pour rassurer leurs belles, les deux amants promettent de modérer leur ardeur jusqu'au jour du mariage.

Pridamant et Alcandre sortent de la grotte; le magicien annonce que maintenant Clindor apparaîtra dans une haute fortune.

ACTE CINQUIÈME.

En voyant de loin Isabelle s'avancer avec Lyse, Pridamant s'extasie sur leur brillant équipage; Alcandre le fait entrer dans la grotte.

Ce qui va suivre, bien qu'il ne soit qu'une fable, a l'air de se rattacher aux aventures d'Isabelle, de Lyse et de Clindor. — La suivante, sous le nom de Clarine, essaie de détruire chez sa maîtresse, qui s'appelle alors Hippolyte, la jalousie contre son mari :

Madame, croyez-moi, loin de le querreller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler,
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies ;
Un homme en court plutôt après ses fantaisies :
Il est toujours le maître ; et tout notre discours,
Par un contraire effet, l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultère flamme !
Une autre aura son cœur, et moi le nom de femme !
Sans crime d'un hymen peut-il rompre la loi ?
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ?

LYSE.

Cela fut bon jadis ; mais, au temps où nous sommes,
Ni l'hymen ni la foi n'obligent plus les hommes,
Leur gloire a son brillant et ses règles à part ;
Où la nôtre se perd la leur est sans hasard ;
Elle croit aux dépens de nos lâches faiblesses,
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

Clindor, autrement dit Théagène, répond aux plaintes d'Isabelle :

Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits !
Qu'un mari les adore, et qu'un amour extrême
A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitements,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentements ;
S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale :
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son père et brûler sa maison ;
Et jadis des Titans l'effroyable supplice
Tomba sur Encelade avec moins de justice...
L'amour dont la vertu n'est point le fondement
Se détruit de soi-même et passe en un moment ;
Mais celui qui nous joint est un amour solide,
Où l'honneur a son lustre et la vertu préside ;
Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.

Suivi de nombreux domestiques, Éraste vient poignarder Théagène (Clindor), en accusant de fourberie Hippolyte (Isabelle), qui tombe sans vie à côté de son époux. — Une toile s'abaisse, et couvre les deux corps; le magicien sort de la grotte avec Pridamant qui, croyant avoir été spectateur de la mort de son fils, ne veut pas lui survivre. Alcandre lui conseille d'attendre encore. La même toile se lève de nouveau, et laisse voir tous les personnages assis autour d'une table.

PRIDAMANT.

Que vois-je ! chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux se montre négligent...
Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poème récité, partagent leur pratique.
L'un tue et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;
Mais la scène près de à leur inimitié...
Le traître et le trahi, le mort et le vivant
Se trouvent à la fin amis comme deva

Il finit par dire qu'après s'être sauvé de prison, Clindor s'est fait comédien et attire tout Paris à son théâtre. Pridamant s'irrite ; Alcandre lui répond :

Cessez de vous en plaindre : à présent le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;
Et ce que votre temps voyait avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, et le plaisir des grands ;
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ;
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par leurs illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-François.....
..... Si par les biens on prise les personnes,
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune

Ramené à de plus saines idées, Pridamant assure Alcandre de son éternelle reconnaissance, et va rejoindre promptement son fils à Paris.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES. — 1645.

« La représentation de cette pièce n'a pas eu
« grand éclat ; et, sans chercher des couleurs à la
« justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses
« défauts et la croire mal faite, puisqu'elle a été
« mal suivie..... Ce n'est pas toutefois sans quelque
« satisfaction que je vois la meilleure et la plus
« saine partie de mes juges imputer ce mauvais
« succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu
« souffrir... Dans cette disgrâce, j'ai de quoi con-
« gratuler à la pureté de notre scène, de voir
« qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du
« second livre des Vierges de saint Ambroise, se
« trouve trop licencieuse pour y être supportée.
« Qu'eût-on dit si, comme ce grand docteur de
« l'église, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu
« infâme ; si j'eusse décrit les diverses agitations
« de son âme pendant qu'elle y fut ; si j'eusse
« peint les troubles qu'elle ressentit au premier
« moment qu'elle y vit entrer Didyme ? C'est là-
« dessus que ce grand saint fait triompher cette
« éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est
« pour ce spectacle qu'il invite particulièrement
« les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la
« vue et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de
« mes auditeurs ; et après y avoir consumé toute
« mon industrie, la modestie de notre théâtre a

« désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet
« m'a forcé d'en faire connaître. »

CORNEILLE. (*Examen de Théodore.*)

ACTE PREMIER.

Placide, fils de Valens, gouverneur d'Antioche, confie à son ami Cléobule qu'en vain Marçelle, sa belle-mère, en faisant briller à ses yeux le sceptre d'Égypte, se flatte de le décider à épouser sa fille Flavie : il aime ailleurs ; et, dit-il :

Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père....

Le confident entreprend de défendre Flavie et sa mère ; Placide repousse avec indignation la pensée de renoncer à Théodore pour se donner à Flavie, quoiqu'il puisse se plaindre de la froideur de celle qui règne sur son cœur. Cléobule le détourne d'aimer Théodore, qui, bien qu'elle n'aime point Didyme, comme on le croit à tort, ne peut cependant devenir l'épouse de Placide ; le prince le conjure de lui être favorable auprès d'elle.

Marcelle les surprend au milieu de leur entretien, et se persuade que le dessein de Cléobule est d'augmenter l'ardeur de Placide pour Théodore, qui est sa parente. Une guerre de bravades s'élève entre elle et Placide, à qui elle dit qu'il ne doit son rang qu'à elle seule.

PLACIDE.

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier ;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

Emportée par la colère, Marcelle réplique :

..... Oui, j'en jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que si je pouvais croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir ;
Et que, pour garantir une tête si chère,
Je vous irais chercher jusqu'au lit de mon père.

Restée seule avec Stéphanie, sa confidente, Marcelle ne peut s'expliquer l'audacieuse énergie du fils de son époux. Elle s'en vengera du moins sur Théodore, dont la mort affranchira Placide ; car

L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.

Valens, son époux, entre ; elle se plaint à lui que Placide résiste à leurs desseins, et, comme unique moyen de l'y soumettre, propose de faire mourir Théodore. Valens refuse ; Marcelle lui apprend que Théodore est chrétienne, et que, s'il ne consent à la faire périr, elle le dénoncera à l'empereur. Effrayé, mais voulant examiner l'accusation, Valens permet de faire mander cette jeune femme et de l'interroger. — Marcelle sort pour aller annoncer cette nouvelle à sa fille, que la jalouse mine et dévore.

ACTE DEUXIÈME.

Théodore, que l'on a amenée dans le palais de Valens, s'entretient avec Cléobule des dangers que court sa vie; il lui répond que le seul moyen de se faire de Placide un appui solide, c'est de répondre à son amour; mais elle proteste que, si jamais son cœur devait appartenir à quelqu'un, il ne serait qu'à Didyme et non à Placide, en quelque sorte l'auteur de la mort qu'on lui prépare peut-être en secret.

Marcelle entre; courroucée de voir Cléobule ne pas quitter ou Placide ou Théodore, elle le congédie en lui faisant des menaces détournées.

S'adressant ensuite à la jeune chrétienne pour qui elle proteste de son amitié, Marcelle lui fait entendre que la puissance de Placide n'a d'autres fondements que sa propre volonté, et la conjure tout en la menaçant, de renoncer au fils de Valens.

THÉODORE.

Je n'ai point vu, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour;
Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être ou feinte ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'âme basse et timide,
Je croirais sans faillir pouvoir aimer Placide,
Et si sa passion avait pu me toucher,
J'aurais assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue,
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse;
Je fuis l'ambition, mais je hais la faiblesse;
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup; mais en vain il soupire:
Quand même sur ma tête il ferait choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire,
Et que sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerais au tombeau.

Non contente de cette déclaration positive, la marâtre exige que Théodore s'engage solennellement à n'épouser jamais Placide.

THÉODORE.

J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.

Marcelle voudrait que ce serment fût fait dans le temple:

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple.

A cette réponse, la mère de Flavie s'écrie:

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je la suis, madame, et le tiens à plus d'honneur.
Qu'un autre ne tiendrait toute votre grandeur.

Jugeant que Théodore ambitionne la palme du martyr, Marcelle lui répond qu'elle verra combler ses vœux.

Valens survient; Marcelle lui annonce avec un joyeux empressement le crime de Théodore, et celui-ci ordonne de conduire la chrétienne en prison.

Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice,

s'écrie en sortant la jeune vierge.

Après avoir demandé la prompt exécution de la coupable, l'épouse de Valens s'en repose sur lui. Il est, dit-il, pour avilir Théodore aux yeux de Placide un moyen souvent pratiqué à Rome, et qui engagera son fils à renoncer à Théodore sans que l'on coure le danger de l'exaspérer. Marcelle sort en faisant craindre à son mari de se venger sur lui s'il n'assouvit la soif de vengeance qui la brûle.

Valens, se voyant seul, méprise les menaces de sa femme. Il dit à Paulin, son confident, qu'il n'a d'autre dessein que d'effrayer Théodore et de l'amener à se rendre aux vœux de Placide, puis le charge d'annoncer à la captive qu'elle va être abandonnée à la brutalité du peuple si elle ne renonce à son Dieu.

ACTE TROISIÈME.

Paulin remplit sa mission auprès de Théodore, qu'il a fait sortir de son cachot. Elle exprime sa juste horreur, et se conservera pure à l'époux sans macule.

Placide congédie Paulin. Accusé par la jeune chrétienne d'être le complice de son père, il disperse ses injustes soupçons et lui offre de l'aider à fuir: retirée en Égypte, dont il est gouverneur, elle pourra suivre avec sécurité le nouveau culte.

THÉODORE.

N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée;
Et par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos desseins s'oppose:
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux,
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous: mais ce n'est point un homme;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des fuis,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix...
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen ni de fuite:
.....
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais, pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir.
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
.....ou, si quelque tendresse

A ce bras généreux imprime sa faiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.

Placide refuse de servir cet affreux dessein ; elle reste inflexible à son égard.

Marcelle survient, réprimande Paulin, et fait reconduire la prisonnière dans son cachot. — S'adressant ensuite à Placide, elle lui dit que c'est à ses menaces de venger la mort de sa maîtresse que celle-ci est redevable de ne subir que le supplice de la prostitution. D'abord transporté d'indignation, il finit par tomber aux pieds de sa cruelle et ironique marâtre, qui feint de se laisser attendrir. Elle l'envoie auprès de Flavie, que le chagrin va conduire au tombeau, afin de lui donner quelque espoir : en récompense, Théodore recevra la liberté.

Placide sort ; Marcelle ordonne à Stéphanie, sa confidente, d'aller chez Flavie, où en prolongeant l'entretien elle s'efforcera de retenir Placide. Ce temps, elle-même l'emploiera à agir.

ACTE QUATRIÈME.

Placide sort de chez Flavie, malgré ce que peut faire Stéphanie pour le retenir, et passe dans la prison de Théodore, qu'il n'y trouve plus. Soupçonnant enfin Marcelle de perfidie :

... Je devais, dit-il, juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, et, dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes.

Lycante, capitaine d'une cohorte, vient persuader à Placide, que, cédant aux sollicitations de sa marâtre, Valens s'est contenté de bannir Théodore.

Resté seul, Placide se félicite du résultat de sa soumission ; mais bientôt Paulin vient lui apprendre que Marcelle, sur un ordre écrit de Valens et suivie de trente soldats, a fait conduire Théodore dans un lieu infâme ; les soldats s'apprétaient à lui faire subir les derniers outrages, quand Didyme, se présentant, a obtenu à prix d'or le droit d'entrer le premier. Peu de temps après, il est sorti honteux et repentant, et se tenant le visage caché. Ce départ ranimait déjà la brutalité des soldats, lorsque Cléobule, à la tête de quelques amis, les a repoussés, et est entré seul, sans doute dans le dessein de sauver la jeune chrétienne. — Placide s'écrie que, tout au contraire, c'était pour la déshonorer ; que le sort le frappe dans ce qu'il a de plus cher, en lui suscitant pour rival un ami. Cléobule arrive : il lui apprend que Théodore a fui sous les habits de Didyme, resté à sa place. — A ce récit, la jalousie et le désespoir de Placide augmentent ; il craint que Théodore et Didyme ne fussent d'intelligence, et couvre de ses mépris ce dernier qu'on amène enchaîné : par sa résignation chrétienne, par le récit simple et touchant de sa noble conduite, Didyme convainc Placide, qui re-

nonce en sa faveur à la main de Théodore et lui promet de tout sacrifier pour qu'il soit remis en liberté.

ACTE CINQUIÈME.

La frayeur que Marcelle cause à son trop faible époux est si grande, que non-seulement il n'ose rien entreprendre pour le bonheur de son fils, mais encore que s'il découvrait la retraite de Théodore, qu'il s'estime heureux d'ignorer, il la ferait conduire au supplice ; celui de Didyme est assuré, à moins qu'il ne consente à renier son Dieu : Cléobule répond à Paulin, qui lui fait cette confidence, que Placide tiendra probablement sa promesse ; mais lorsqu'ils pensent à la rage de Marcelle, dont la fille Flavie est expirante depuis qu'on lui a appris l'heureuse fuite de Théodore, tous deux finissent par désespérer complètement.

Didyme passe, marchant au supplice ; il lui est permis de s'entretenir avec ses amis, et répond aux instances de ménager sa vie :

Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, et non pas au supplice.

Cléobule lui répond que Théodore, retirée dans sa maison, l'attend pour s'unir à lui ; il préfère la palme du martyre.

Instruite de la mort de Flavie, et pensant bien que Marcelle ne se bornera plus à vouloir lui ravir l'honneur, Théodore vient jusque dans le palais de Valens supplier Didyme de la laisser mourir à sa place.

A cette nouvelle, la mégère accourt et entend les paroles des deux amants qui veulent mourir pour leur foi : elle voudrait pouvoir leur faire infliger un cruel et lent supplice, mais elle craint que Placide ne vienne les y arracher ; enfin elle se décide pour une mort prompte, et les fait entraîner.

Tout aussitôt Valens arrive ; Paulin le conjure de sauver les deux victimes, mais il n'ose braver le courroux de Marcelle.

Stéphanie s'avance tout en pleurs : d'abord en proie à une horrible anxiété, ils éclatent en gémissements lorsqu'elle leur apprend qu'après avoir poignardé Didyme et Théodore, Marcelle a tourné son arme contre elle-même.

Il (Placide) demeure immobile à cet objet funeste ;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur ;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'âme.
Cependant, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide ;
Et tantôt se repait de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante :
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal
Pour être trop sensible il sent trop peu son mal....
Mais à peine il revit, qu'elle, haussant la voix :
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix,

« Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie
 « Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
 A ces mots, furieuse, et se perçant le flanc
 De ce même poignard fumant d'un autre sang,
 Elle ajoute : « Va, traître, à qui j'épargne un crime,
 « Si tu veux te venger cherche une autre victime ;
 « Je meurs ; mais j'ai de quoi rendre grâces aux dieux,
 « Puisque je meurs vengée et vengée à tes yeux. »

Placide approche avec Cléobule et Paulin ; ses habits sont teints de sang. Valens s'enquiert si c'est celui de quelqu'un des morts ; Paulin lui répond que c'est celui de son malheureux fils, qui alors s'écrie :

Rends-en grâces au ciel, heureux père et mari :
 Par là l'est conservé ce pouvoir si chéri,
 Ta dignité dans l'âme à ton fils préférée ;
 Ta propre vie enfin par là l'est assurée,
 Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
 Peut-être en ses transports n'aurait pas épargné.
 Pour ne point violer les droits de la naissance
 Il fallait que mon bras s'en mit dans l'impuissance :
 C'est par là seulement qu'il s'est pu retenir.
 Et je me suis puni de peur de te punir,

Le faible époux, le déplorable père, comprend toute son infortune, et s'empresse de secourir son fils.

ANDROMÈDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE.

1650.

« Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre ; mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à les instruire de quelque chose qui fût important.

« Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés ; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la texture de ce poëme ; mais aussi

« faut-il que j'avoue que le sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les desseins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos. » (Préface de CORNEILLE.)

Le résumé d'un opéra serait trop fastidieux : nous signalerons au passage seulement les vers ou les pensées dignes de remarque. Ainsi, dans le Prologue, Melpomène dit au Soleil :

Arrête un peu ta course impétueuse ;
 Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux :
 Tu ne vis jamais en ces lieux
 De pompe plus majestueuse.
 J'ai réuni pour la faire admirer
 Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie :
 De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie ;
 Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.

Elle termine par ces deux vers la louange obligée du roi :

Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
 Mais comme des héros attachés à son char.

Dans le premier acte, on remarque ces vers sur la pitié :

.....La douleur se soulage à se plaindre ;
 Et, quelques maux qu'on souffre ou que l'on ait à craindre,
 Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
 Semble en notre faveur en prendre la moitié.

Céphée, père d'Andromède, objectant l'ordre du ciel à Phinée, qui lui demande sa fille, celui-ci répond :

Quelle est cette justice et quelles sont ces lois
 Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois ?

CÉPHÉE.

Celles que font les dieux qui, tout rois que nous sommes,
 Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
 Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
 Que pour le mesurer aux règles du devoir.

A la scène troisième du second acte, Andromède apprend qu'elle va être exposée sur un rocher à la fureur d'un monstre indomptable ; elle dit à Phinée :

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
 Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie ;
 Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux
 Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous ;
 Mais puisque ce n'était qu'une trompeuse attente,
 Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

Troisième acte : Andromède au pied du rocher :

Affreuse image du trépas,
 Qu'un triste honneur m'avait fardée,
 Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
 Qui tan ôt ne m'ébranlez pas,
 Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
 Avec un peu d'éloignement !
 Qu'on vous méprise alors ! qu'on vous brave aisément !
 Mais que la grandeur du courage
 Devient d'un difficile usage
 Lorsqu'on touche au dernier moment !

Combat de Persée contre le monstre, pendant lequel le chœur de musique chante :

CHŒUR.

Courage, enfant des dieux ! elle est votre conquête ;
 Et jamais amant ni guerrier
 Ne vit ceindre sa tête
 D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX SEULE.

Andromède est le prix qui suit votre victoire ;
Combattez, combattez,
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHOEUR répète.

Courage, enfant des dieux ! elle est votre conquête ; etc.

Vainqueur, Persée ouvre le quatrième acte en disant à Andromède :

Que me permettez-vous, madame, d'espérer ?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer ?
Et puis-je en cette illustre et charmante journée
Prétendre jusqu'au cœur que possédait Phinée ?...

ANDROMÈDE.

Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne ;
Il suit aveuglément la main qui vous le donne :
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ici de sa puissance !
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance !
Et de libérateur de vos rares beautés
M'ériger en tyran dessus vos volontés.....

Phinée osant se plaindre qu'Andromède, après lui avoir été promise, consent à devenir l'épouse de Persée, elle lui répond :

Qui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir ;
Et, quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien ?
Quoi ! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore !
Quand je sors du péril vous revenez à moi ;
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi !
C'était de sa fureur qu'il me fallait défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre.
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée ;
Ne me demandez plus, quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui

Le lâche Phinée projette de se défaire traîtreusement de son rival ; Ammon, son confident, l'en détourne :

Seigneur, auparavant, d'une âme plus remise,
Daignez voir le succès d'une telle entreprise :
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez la foudre à redouter ?

PHINÉE.

Je sais que Danaë fut son indigne mère ;
L'or qui plut dans son sein s'y forma d'adultère :
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux
Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux.

Enfin, au cinquième acte, Aglante annonce en ces vers l'attentat de Phinée :

..... Ah ! seigneur, au secours !
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié : « Main basse ! à lui seul donnez tous ! »
Ceux qui l'accompagnaient tout aussitôt se rendent ;
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent...

Mais Phorbas vient exposer la dernière péripétie :

Aussitôt que Persée a pu voir son rival,

« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal ;
« Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
« Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage. »
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée ; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux,
« Et sauvez vos regards de ce présent des cieus :
« J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots-la tête de Méduse.
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever ;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver ;
J'entends le repentir succéder à l'audace ;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.
« Perfide ! il n'est plus temps, » lui dit Persée. Il fuit ;
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit ;
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre ;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors ouvrant les yeux, par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierres transformés ;
Mais l'un plein de fureur et l'autre plein de crainte
En porte sur son front l'image encore empreinte ;
Et tel voulait frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu.

PERTHARITE,
ROI DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1653.

« Ce qui l'a fait avorter (cette pièce) au théâtre
« a été l'événement extraordinaire qui me l'avait
« fait choisir. On n'y a pu supporter qu'un roi dé-
« pouillé de son royaume, après avoir fait tout son
« possible pour y rentrer, se voyant sans force et
« sans amis, en cède à son vainqueur les droits
« inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière
« d'entre ses mains ; tant les vertus de bon mari
« sont peu à la mode. On n'y a pas aimé la surprise
« avec laquelle Pertharite se présente au troisième
« acte, quoique le bruit de son retour soit répandu
« dès le premier ; ni que Grimoald reporte toutes
« ses affections à Eduige, sitôt qu'il a reconnu que
« la vie de Pertharite qu'il avait cru mort jusque-
« là, le mettait dans l'impossibilité de réussir au-
« près de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'iné-
« galité de l'emploi des personnages, qui donne à
« Rodelinde le premier rang dans les trois pre-
« miers actes, et la réduit au second ou au troi-
« sième dans les deux derniers. J'ai ajouté ici, mal-
« gré sa disgrâce, que les sentiments sont assez
« vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et
« que la façon dont le sujet s'explique dans la pre-
« mière scène ne manque pas d'artificiel. »

ACTE PREMIER.

Rodelinde, femme de Pertharite, roi des Lombards et vaincu par Grimoald, est pressée par Unulphe de donner sa main au prince étranger. Quoique Pertharite passe pour mort, elle repousse avec force cette injurieuse prétention d'un vainqueur qui n'avait aucun motif légitime pour en-

vahir son royaume. Unulphe, répond Grimoald, ne voulait que rétablir sur le trône la sœur de Pertharite et de Gundebert, Eduige, héritière des droits de celui-ci, et qu'il lui avait promise pour épouse, car en s'emparant de la moitié du royaume de son frère Pertharite avait méconnu les droits de sa sœur. Rodelinde réplique au noble lombard :

Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honoré sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque vous le voulez, j'exécute son courage ;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avait dû reconnaître
Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître.

En voyant Unulphe s'entretenir avec Rodelinde, la jalouse Eduige devine qu'il est chargé par Grimoald de quelque message d'amour, s'empare contre sa belle-sœur, et, avec une arrière-pensée qu'elle s'efforce en vain de cacher, lui dit que l'on a vu des maris ressusciter. Celle-ci voudrait qu'elle s'expliquât, et lui montre son erreur. — Grimoald entre. Rodelinde, s'appuyant de ce que vient de lui dire Eduige, s'informe avec empressement s'il serait vrai que la mort de son mari ne fût qu'un bruit contourné. Il répond d'une manière peu satisfaisante, et elle sort en l'accablant des plus affreuses imprécations.

Voyant que malgré tout Grimoald paraît encore épris de sa rivale, Eduige s'écrie :

Épouse-la, parjure, et fais-en une infâme ;
Qui ravit un état peut ravir une femme ;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,
Que je semais partout la terreur et l'effroi,
J'étais un grand héros, j'étais un digne roi ;
Mais depuis que je régné en prince magnanime
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance,
Qui donnent quelque droit à la toute-puissance ;
C'est votre amour lui seul qui fait les conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans ;
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer, si je veux m'en défaire ;
Et ce même moment de lâche usurpateur
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur...
Un roi doit pouvoir tout, et je ne suis pas roi
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même ;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu.

Transportée de rage, Eduige conseille à Grimoald de se montrer plus habile, de rejeter son infidélité sur le désir de se concilier l'affection des Lombards en épousant leur reine, dont le fils deviendrait ainsi son successeur. Il la remercie ironiquement de cette heureuse idée, et envoie Unulphe soumettre sans délai ces projets à Rode-

linde. Eduige éclate en menaces ; il la fait emmener.

ACTE DEUXIÈME.

Garibalde, duc de Turin et vassal de Grimoald, déclare son amour à Eduige ; elle lui répond :

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine :
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine,
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème
C'est ne connaître pas votre haine et vous-même ;
Et qui sous cet espoir voudrait vous obéir
Chercherait les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes ;
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes :
A cet objet saignant l'effort de la pitié
Prendrait tous les droits d'une vieille amitié...

EDUIGE.

Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière :
Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière ;
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi...
Je veux qu'il se repente et se repente en vain,
Rende haine pour haine, et dédain pour dédain ;
Je veux qu'en vain son âme, esclave de la mienne,
Me demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit ; et, pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces ?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse :
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ;
Et, comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grâce à l'amant.

EDUIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire ;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix ;
Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige.
L'amant est trop payé quand son service oblige ;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix,
N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire ;
Faites-moi triompher, au hasard de vous nuire ;
Et si je prends pour lui des sentiments plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnaissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer :
C'est par là seulement que l'on mérite Eduige.
Je veux bien qu'on espère et non pas qu'on exige ;
Je ne veux rien devoir : mais lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

(Elle sort.)

Mais Garibalde est loin de vouloir servir l'amour d'Eduige ; c'est Grimoald lui-même qui, de peur qu'un autre amant n'embrassât la querelle de cette princesse, a engagé son vassal à la rechercher ; séduit par l'éclat de la couronne beaucoup plus que par les charmes de celle qui la porte, il se propose, en donnant de perfides conseils à Gri-

moald, de le rendre odieux aux peuples, puis de le précipiter du trône.

Grimoald entre et lui demande comment il a été accueilli; il répond qu'Eduige, tant qu'elle conservera l'espoir de le voir revenir à elle, repoussera toutes les offres de mariage, et l'engage vivement à épouser Rodelinde, dût-il employer la force. Grimoald repousse cette idée.

GARIBALDE.

Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes:
De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui
Que mes lois dès demain puniraient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour s'excuse mal s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

Unulphe vient annoncer à Grimoald que Rodelinde demande à l'entretenir: plus sourd que jamais aux perfides insinuations de Garibalde, qui lui dit que pour obtenir le cœur de la mère il faut menacer la tête du fils, il renaît à l'espoir.

Rodelinde vient le remercier de l'intérêt qu'il montre pour son fils; mais, dit-elle,

.....Permetts que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux cacher:
Car enfin cet effort est de telle nature
Que la source en doit être à nos yeux toute pure;
La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, et l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souei de plaisir.
Il part indignement d'un courage abattu,
Où la passion règne et non pas la vertu.
On publierait de toi que les yeux d'une femme
Plus que ta propre gloire auraient touché ton âme;
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Furieux de son refus, Grimoald l'arrête, et lui dit qu'un maître décidera d'elle.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort éraint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craignez peut-être en quelque autre personne.

ACTE TROISIÈME.

Rodelinde apprend de Garibalde que le roi veut se venger sur son fils du traitement qu'elle lui a fait éprouver.

Rodelinde se résout à épouser Grimoald, mais elle veut le lui dire elle-même, lui faire connaître à quelles conditions, et en congédiant Garibalde elle le menace, si un jour elle redevient reine, de le payer de ses services suivant son mérite, c'est-à-dire par les plus affreux supplices.

Eduige survient, et n'épargne pas les injures à sa rivale; Grimoald et Garibalde lui succèdent.

Rodelinde dit au roi qu'elle accorde au tyran ce qu'elle avait refusé au prince magnanime; mais, pour lui plaire, il faut qu'il se rende odieux et criminel: elle veut voir son fils immolé de la main de Grimoald. Il frémit d'abord à cette proposition; mais bientôt, entraîné par son lâche amour, il ne trouve que de faibles objections. Alors Rodelinde lui explique les motifs de son étonnante détermination:

On se lasse bientôt de l'amour d'une femme;
Mais la soif de régner règne toujours sur l'âme.
Et comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle.

En ce moment, Unulphe vient en toute hâte annoncer que l'on amène Pertharite.

Persuadé qu'il n'a devant les yeux qu'un imposteur suscité par la jalouse Eduige, Grimoald le menace du supplice. Pourvu qu'on lui rende son épouse, Pertharite consent pour le moment à laisser son trône à l'usurpateur, par l'ordre duquel on l'entraîne aussitôt, et qui charge Garibalde d'aller trouver Eduige afin de tirer d'elle le secret de cette intrigue.

Garibalde a reconnu le maître trahi par lui; il espère faire tourner les choses au profit de son ambition: si, écoutant ses avis, Grimoald fait mettre à mort Pertharite, ce sera un prétexte pour le renverser, tandis qu'Eduige refusera de recevoir dans son lit le bourreau de son frère.

ACTE QUATRIÈME.

Garibalde fait croire à Grimoald qu'Eduige n'a pu lui dissimuler qu'à elle était due l'imposture, ajoutant qu'il ne faut point s'étonner que, trop heureuse de causer des tourments à Grimoald, Rodelinde ait feint de reconnaître son mari.

L'une sert son amant, et l'autre sert sa haine.

Cette invention d'Eduige attendrit Grimoald; il relève Garibalde de l'obligation de lui faire la cour, mais celui-ci se hâte de remarquer que la conduite d'Eduige est moins une preuve d'amour qu'une preuve certaine du désir de faire revenir à elle son amant afin de le couvrir de ses dédains;

.....Et, pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer et m'aimer à vos yeux;
Elle me l'a promis.

Eduige entre à ces dernières paroles, et accuse Garibalde de trahison; celui-ci l'assure de son amour, ajoutant que si dans ses ruses il ne fait qu'imiter la princesse, son art à lui n'est point encore parvenu à faire sortir les morts des tombeaux. — Grimoald pense que Garibalde ne fait que continuer le rôle dont il l'a chargé: il prie Eduige d'éloigner l'imposteur, et lui promet de l'épouser. Elle déclare que cet homme est bien réellement

Pertharite, et qu'elle agira suivant que Grimoald se conduira envers son frère.

Unulphe annonce que le peuple commence à s'é-mouvoir pour Pertharite, et Garibalde force son maître à donner l'ordre de faire mourir le prisonnier dès le lendemain.

Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

On amène Pertharite et Rodelinde devant Grimoald : après les avoir menacés de sa colère, il les laisse seuls.

RODELINDE, à Pertharite.

N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs,
Ce sont amusements de légères douleurs :
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les faiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout tout entière en ardeur de vengeance,
Et, méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie ou venger votre mort.

Pertharite pressé Rodelinde d'accepter la main de leur tyran.

RODELINDE.

Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Eposer d'un tyran l'honneur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang !
Ah ! tu me connais mieux, cher époux.....

Envoyé par Grimoald, qui veut interroger Pertharite, Unulphe sépare les deux époux.

ACTE CINQUIÈME.

Unulphe révèle à Eduige que Garibalde seul pousse Grimoald à la vengeance; pour y soustraire Pertharite, lui-même vient de le placer sous la garde d'une nombreuse troupe d'amis, qui après l'avoir conduit jusqu'aux frontières l'y mettront en liberté.

La princesse repousse les vœux de Grimoald, qui à ses reproches au sujet de la conduite qu'il tient envers Pertharite, répond :

Garibalde lui seul a reconnu son roi,
Et, par un intérêt qu'à peine je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine ;
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux
Que je sois e à répandre un sang si préc eux !

Il la supplie de se mettre à sa place, lui demande ce qu'il doit faire, et conclut par cette sentence :

Un roi, quoique vaincu, garde son caractère :
Aux fidèles sujets sa vie est toujours chère ;
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Eduige lui apprend alors que Pertharite est en fuite; Rodelinde, qui entre, soupçonne que son

époux a été mis à mort, et dans la proposition de le lui faire rejoindre ne voit qu'un prétexte pour l'éloigner elle-même. S'apercevant que sa belle-sœur a cessé de rebuter Grimoald, elle lui fait d'amers reproches, auxquels celle-ci répond : Sa main,

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère,
Si je veux être sœur comme vous étiez mère

Un soldat annonce que Garibalde vient d'être tué par Pertharite, à la fuite duquel il s'opposait, et que le meurtrier va paraître devant Grimoald. Le prince maudit ce contre-temps si funeste. Pertharite, conduit par des soldats, raconte son action, et n'attend plus que la mort. Grimoald, chez qui l'amour cède enfin à l'honneur, reconnaît hautement comme roi de Milan l'époux de Rodelinde, et va partager avec Eduige le trône de Pavie.

OEDIPE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 4659.

« La mauvaise fortune de *Pertharite* m'avait
« assez dégoûté du théâtre pour m'obliger à faire
« retraite, et à m'imposer un silence que je garde-
« rais encore, si M. le procureur-général Fouquet
« me l'eût permis. Comme il n'était pas moins
« surintendant des belles-lettres que des finances,
« je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna
« me donner de mettre sur notre scène un des
« trois sujets qu'il me proposa ; il m'en laissa le
« choix, et je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur
« me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque
« le Roi s'en satisfît assez pour me faire recevoir
« des marques solides de son approbation par ses
« libéralités, que je pris pour des commandements
« tacites de consacrer aux divertissements de Sa
« Majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'a-
« vaient laissé d'esprit et de vigueur. »

CORNEILLE. (*Examen d'Oedipe.*)

ACTE PREMIER.

Dircé, fille de Laius et de Jocaste, est aimée de Thésée, qui lui déclare sa flamme; mais elle craint qu'OEdipe et sa mère ne se refusent à cet hymen dans un temps où la peste ravage leurs états. — OEdipe, seul avec le prince d'Athènes, lui dit que l'on ne saurait célébrer une telle fête au milieu de la stupeur dont sont frappés les Thébains; cependant, croyant comprendre que Thésée soupire pour Antigone ou pour Ismène, ses deux filles, il lui laisse entrevoir une espérance prochaine. Mais, au nom de Dircé, le roi s'étonne, puis répond qu'elle est promise à OEdon :

La parole des rois doit être inviolable....

THÉSÉE.

C'est pour un grand monarque avoir bien du scrupule.

(Il sort.)

Offensé de ce ton, et craignant que Dircé, si elle épousait un prince d'un tel caractère, ne revendiquât un jour ses droits à la couronne, OEdipe jure de ne la donner qu'à Oëmon.

Cléante, le confident d'OEdipe, entre; celui-ci lui raconte en ces termes l'histoire du Sphinx :

Toi qui, né dans Argos, et nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrètes haines,
Vois-les jusqu'en leur source, et juge entre elle et moi
Si je règne sans titre et si j'agis en roi

On l'a parlé du Sphinx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement sur le mont Cithéron,
D'où chaque jour ici devait fondre sa rage,
A moins qu'on n'éclaircît un si sombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans cette obscurité,
C'était de ce prodige enfler la cruauté,
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissaient dans ces murs que des bouches muettes;
Mais comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit :
De cent cruelles morts cette offre était suivie.
J'arrive, je la prends, je hasarde ma vie ;
Au pied du roc affreux, semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme et j'en cherche le sens ;
Et ce qu'aucun mortel n'avait encor pu faire,
J'en dévoile l'image et perce le mystère.
Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu ;
Du roc s'élançant en bas, et s'écrasant lui-même.
La reine tint parole, et j'eus le diadème, etc.

Jocaste survient; elle apprend à OEdipe que Dircé ne veut appartenir qu'à Thésée. — Arrivant de Delphes, où OEdipe avait envoyé consulter l'oracle, Dymas annonce que le dieu reste muet.

JOCASTE.

..... Ah ! seigneur, que marque un tel silence ?

OEDIPE.

Que pourrait-il marquer qu'une juste vengeance ?
Ce fils dont ils avaient prédit les aventures,
Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures,
Et ce sang innocent et ces dieux irrités
Se vengent maintenant de vos impiétés.

JOCASTE

Devions-nous l'exposer à son destin funeste
Pour le voir parricide et pour le voir incesté ?
Et des crimes si noirs étouffés au berceau
Auraient-ils su pour moi faire un crime nouveau ?
Non, non ; de tant de maux Thèbes n'est assiégée
Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée ;
Son ombre incessamment me frappe encor les yeux ;
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

OEDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème :
Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, et mis l'autre aux abois.....
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers, etc.

ACTE DEUXIÈME.

Aux instances que lui fait OEdipe pour l'engager à accepter la main d'Oëmon, Dircé répond que ni prières ni menaces ne pourront l'ébranler; elle lui reproche d'avoir usurpé le trône de ses pères.

J'ai vu ce peuple ingrat que l'énigme surprit

Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit.

OEDIPE.

Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un roi sans crime,
Qu'un peuple sans défense est réduit aux abois...

DIRCÉ.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

OEDIPE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en est de braver le plus injuste empire,
Et de quoi qu'on menace en de tels sentiments,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans.

OEdipe sort pour s'informer de la réponse des divinités infernales.

Bientôt Nérine, dame d'honneur de Jocaste, entre tout éplorée; l'ombre de Laïus a fait entendre ces paroles :

« Un grand crime impuni cause votre misère ;

« Par le sang de ma race il se doit effacer :

« Mais, à moins que de le verser,

« Le ciel ne se peut satisfaire :

« Et la fin de vos maux ne se fera point voir

« Que mon sang n'ait fait son devoir. »

Tombant dans l'erreur commune, Dircé se reconnaît dans ce sang à verser : elle se soumet courageusement à la volonté du destin. — Amené par le même motif que Nérine, Thésée s'efforce inutilement de la détourner de mourir : il veut s'immoler en même temps qu'elle, et n'écoute aucun ordre ni représentation.

ACTE TROISIÈME.

Jocaste vient annoncer à sa fille qu'il lui reste encore quelques jours à vivre, car avant le sacrifice on veut interroger de nouveau les dieux.

Dircé persévère dans sa résolution, car c'est Laïus qui la rappelle vers lui afin de la soustraire à des traitements ignominieux. Sa mère essaie de lui faire entendre qu'elle peut fuir à Athènes avec Thésée; OEdipe même vient se joindre à la reine, mais en vain; Dircé sort sans vouloir rien entendre.

Resté seul avec Jocaste, OEdipe apprend d'elle que Phorbás, le vieux serviteur qui fut chargé d'exposer sur le mont Cithéron le fils maudit d'avance par les dieux; n'a point reparu à la cour depuis la mort de Laïus. Il engage la reine à l'aller interroger, car le devin Tirésie lui a révélé que ce fils existe encore.

Ce prince, m'a-t-il dit, respire en votre cour ;

Vous pourrez le connaître avant la fin du jour ;

Mais il pourra vous perdre en se faisant connaître.

Puisse-t-il ignorer quel sang lui donna l'être !

Thésée arrive précipitamment; il annonce à la reine (restée seule) que Phœdime, après Phorbás le mieux informé sans doute, vient de lui apprendre en mourant que ce fils de Laïus c'était lui-même (Thésée).

JOCASTE.

Eh bien ! soyez mon fils, puisque vous voulez l'être ;
Mais donnez-moi la marque où je dois le connaître.

Vous n'êtes point ce fils, si vous n'êtes méchant ;
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant :
J'en vois quelque partie en ce désir incesté ;
Mais pour ne plus douter vous chargez-vous du reste ?
Etes-vous l'assassin et d'un père et d'un roi ?

THÉSÉE.

Ah ! madame, ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'était là de mon fils la noire destinée ;
Sa vie, à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi
Si ce fils vit encore, il a tué son père :
C'en est l'indubitable et le seul caractère,
Et le ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvait le dérober au crime.

Prince, renoncez donc à toute votre estime :
Dites que vos vertus sont crimes déguisés,
Recevez tout le sort que vous vous imposez ;
Et, pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,
Et ne puis vous donner mon aveu qu'à ce prix.

THÉSÉE.

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit !
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due ;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir :
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.
Delphes a pu vous faire une fausse réponse ;
L'argent peut inspirer la voix qui les prononce :
Cet organe des dieux put se laisser gagner
À ceux que leur naissance éloignait de régner ;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples.

Sa main, finit-il par déclarer, ne s'est jamais
souillée d'un tel forfait ; il n'a même jamais vu les
lieux qui en ont été le théâtre : il faut donc at-
tendre Phorbas pour expliquer ce mystère.

ACTE QUATRIÈME.

Thésée dit à Dirce que s'il a voulu passer pour
le fils de Laïus, c'était afin de marcher pour elle à
la mort : il la prie de garder le secret.

Jocaste apprend à Thésée que Phorbas, qu'elle
vient d'interroger, se rappelle parfaitement les
traits de l'homme à qui il remit l'enfant destiné à
périr sur le mont Cithéron. Elle doute si Thésée
est son fils ; mais Phorbas va lui dire s'il ne serait
pas celui qui, dans un défilé de la Phocide, atta-
qua le roi et ses deux compagnons.

THÉSÉE.

Le crime n'est pas grand, s'il fut seul contre trois :
Mais jamais sans forfait on ne s'en prend aux rois.

Phorbas arrive : il connaît l'assassin de Laïus,
et ce n'est point Thésée. Vivement pressé par la
reine, il lui demande ce qu'elle dirait si le meur-

trier de son premier époux était une des personnes
qui lui sont le plus chères.

OEdipe entre : il se rappelle d'avoir rencontré
Phorbas, environ vingt ans auparavant, dans la
Phocide, accompagné de deux hommes armés qu'il
mit à mort. Il trace avec une orgueilleuse joie le
portrait des prétendus brigands, dans lesquels
Jocaste reconnaît avec épouvante et Laïus et Ni-
candre, un de ses officiers.—Thésée sort en mena-
çant OEdipe de venger sur lui la mort de Laïus.

Jocaste reste en proie à mille sentiments oppo-
sés qui la déchirent.

ACTE CINQUIÈME.

Dymas apprend d'OEdipe que la rumeur l'accuse,
et d'être la cause des malheurs publics, et
d'avoir obtenu des devins la mort de Dirce. Accablé,
mais trop fier pour se soumettre devant un
vil peuple, OEdipe forme le projet de retourner à
Corinthe sa patrie.—Dans le même moment, Iphicrate,
ambassadeur de Corinthe, vient lui annoncer
la mort du roi Polybe, que jusqu'alors il avait
cru son père : avant de descendre au tombeau, ce
prince a remis son sceptre à ses véritables parents.
OEdipe demande à l'ambassadeur quel est l'au-
teur de ses jours, puisqu'il ne doit point la vie à
Polybe ; Iphicrate répond que lui-même l'a trouvé
au moment où un Thébain l'exposait aux vau-
tours, et qu'il fut substitué au dernier des fils que
le roi venait de perdre.

OEDIPE.

Je serais donc Thébain à ce compte ?

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

OEDIPE.

Je ne sais si je dois le tenir à bonheur ;
Mon cœur, qui se soulève, en forme un noir augure
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.
Où me recûtes-vous ?

IPHICRATE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Ah ! que vous me frappez par ce funeste nom !
Le temps, le lieu, l'oracle, et l'âge de la reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
Dietx ! serait-il possible ? Approchez-vous, Phorbas.

IPHICRATE.

Seigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras ;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie !

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné !
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais donné ?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'être ;
Mais sa preuve est obscure, et tu le dois connaître :
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point lui ; mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nommez-le donc, de grâce.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'est lui-même.

PHORBAS.

Lui-même !

IPHICRATE.

Où : le secret n'est plus d'une importance extrême ;
Tout Corinthe le sait. Nomme-lui ses parents.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorants !

IPHICRATE.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

OEDIPE.

Hélas ! je le vois trop, et vos craintes secrètes,
Qui vous ont empêchés de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir.

Voiez où m'a plongé votre fausse prudence.
Vous cachiez ma retraite, il cachait ma naissance ;
Vous dangereux secrets par un commun accord
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort :
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatants :
Elle fait voir en moi, par un mélange infâme,
Le frère de mes fils et le fils de ma femme.
Le ciel l'avait prédit, vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

Dirécé entre ; OEdipe lui fait connaître qu'elle
est sa sœur, et rend grâces aux dieux qui n'ont
point permis que l'innocence payât pour le crime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait que d'être malheureux ?

OEDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux ;
Cependant je me trouve incesté et parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché partout que lois à maintenir,
Que monstres à détruire, et méchants à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, et ma mère à mon lit....
Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisque enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même temps qu'il faudrait que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont faits traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

Thésée survient ; OEdipe lui recommande Dirécé,
dont le courroux céleste ne doit plus demander le
sang, et il sort.

Nérine vient instruire les deux amants que la
reine s'est poignardée pour imiter Phorbas, dont
elle leur raconte ainsi la fin tragique :

Ce malheureux vieillard n'a pu se pardonner :
Il s'est jeté d'abord aux genoux de la reine,
Où, détestant l'effet de sa prudence vaine,
« Si j'ai sauvé ce fils pour être votre époux,
« Et voir le roi son père expirer sous ses coups,
« A-t-il dit, la pitié qui me fit le ministre
« De tout ce que le ciel eut pour vous de sinistre,
« Fait place au désespoir d'avoir si mal servi.
« Pour venger sur mon sang votre ordre mal suivi... »
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il se prononce
Est suivi d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce.

Dymas annonce qu'OEdipe s'est crevé les yeux.

Il vit et ne vit plus, il est mort et respire.....

Enfin, la peste suspend tout à coup ses ravages ;
mais la fille de Laïus et son futur époux ajournent
leur hymen à des temps meilleurs.

LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1661.

Cette pièce fut composée à l'occasion du mariage
de Louis XIV et de la paix d'Espagne. — Dans
le prologue, excellent modèle en ce genre, la
France dit à la Victoire :

Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre et si ferme en ce choix,
Ne vous offenez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obtiennent mes soupirs
A pousser vers la Paix nos plus ardents desirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint ; mais il vous faut la guerre,
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

La Victoire s'étonne de ces reproches, elle qui
fait marcher l'effroi devant les fils de la France !
Celle-ci répond :

Ah ! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats ?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste ;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles ;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphants me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent ;
L'état est florissant, mais les peuples gémissent :
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

La Paix, accompagnée de l'Hyménée, s'adresse
à la France :

Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles ;
Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs ;
Ose donc, et fais voir que ta reconnaissance...

LA FRANCE.

De grâce, voyez mieux quelle est mon impuissance ;
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré ?
Il faudrait que vos soins par le cours des années...

L'HYMÉNÉE.

Ces traits divins n'ont pas de forces si bornées ;
Mes roses et mes lis par eux en un moment
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup ; mais ce qui m'en console,
C'est que sous votre aveu...

L'HYMÉNÉE.

Va, n'appréhende rien ;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur son théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle :
Nous en partagerons la gloire et le souci.....

LA PAIX.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles ;
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi, qui rends tout-puissant ce chef-d'œuvre des dieux,
Hymen, fais-lui charger la face de ces lieux.

L'HYMÉNÉE, seul.

Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages ;
Chassez de ces débris les funestes images,

Et formez des jardins tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.

(Tout le théâtre se change en un jardin magnifique, à la vue
du portrait de la reine, que l'Hyménée lui présente.)

Au premier acte le théâtre représente donc un
grand jardin.

Pour prix de ses exploits, Jason a demandé
à Aète la fameuse Toison d'Or. Médée, qui s'at-
tendait à le voir solliciter sa main auprès de son
père, lui fait le tableau des périls à surmonter.

Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée;
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder.
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force
Fait avec sa paupière un éternel divorce;
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis:
Leurs yeux sont tout de flamme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.

Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés -
Contre là même main qui les aura semés;
Tous, sitôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie:
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.

Le deuxième acte se passe dans un paysage
agréable.

Envoyée par Neptune pour traverser les projets
des Argonautes et de Jason son amant, Hypsi-
pile a inspiré de l'amour à Absyrte, frère de Médée,
mais elle aime encore le perfide :

L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYTE.

Quoi! vous pourriez l'aimer, s'il rentrait sous vos loix
En devenant perfide une seconde fois?

HYPSIPILE.

Prince, vous savez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage;
De le voir, malgré lui, dans nos fers retombé,
Échapper à l'objet qui nous l'a dérobé,
Et sur une rivale et confuse et trompée
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le ciel en courroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je servirai d'obstacle à son bonheur.

Le troisième acte a lieu dans le palais d'Aète.

Instruit par un songe que le salut de son état
dépend de la conservation de la Toison, Aète
s'efforce de détourner Jason de son entreprise.

JASON.

Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément votre âme trop crédule,
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le ciel avait écrit tout voire sort fatal!

Vous persistez! répond le roi; vous n'avez donc
jamais aimé Médée? Supposition que Jason re-
pousse comme un outrage.

Dans une autre scène, Hypsipile adresse à Jason
des reproches, des menaces, de tendres paroles:

Je ne t'empêche pas, volage, de changer;

Mais du moins en changeant; laisse-moi me venger:
C'est être trop cruel, c'est trop croître l'offense,
Que m'ôter à la fois ton cœur et ma vengeance;
Le supplice où tu cours la va trop tôt finir.
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir;
Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,
S'il n'est de mon souhait et le choix et l'ouvrage.

Hélas! si tu pouvais le laisser à mon choix,
Ton supplice, il serait de rentrer sous mes loix,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé:
J'ai déjà, si tu veux, oublié le passé.
Mais qu'inutilement je me montre si bonne,
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!

Passant pardessus le quatrième acte, nous arri-
vons au cinquième, où l'on voit l'épaisse forêt au
milieu de laquelle le dragon garde la Toison d'Or.

Jason a déjà surmonté la moitié des dangers de
son entreprise; c'est Aète qui en apporte la nou-
velle.

..... Oui, son bras, secondé par ses charmes,
A dompté nos taureaux, et défait nos gens d'armes;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux.

Ils ont poussé d'abord de gros torrents de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée;
Mais, après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug, et le champ labouré;
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetais dans les sillons cette semence horrible
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui; mais son âme plus fière
Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous, l'un contre l'autre, animé la fureur:
Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire;
Tous pensent le percer quand ils percent leur frère.
Leur sang partout regorge, et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu;
Et la terre, en courroux de n'avoir pu lui nuire,
Reglouit l'escadron qu'elle vient de produire.

Comme l'indiquent les trois premiers vers, il
soupçonne Médée d'avoir prêté à Jason le secours
de sa magie; aussi répond-il à Absyrte qui combat
cette imputation:

Ah! que tu connais mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déréglé passe la tyrannie!
Il n'est rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ces feux l'impérieuse ardeur.
Jason plut à Médée, et peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et consens que ta sœur par ce présent fatal
S'assure d'un amant qui serait ton rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance;
Je trouve ma ruine où fut mon assurance,
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens,
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

ABSYTE.

Quoi! seigneur, vous croiriez qu'une action si noire...

AÈTE.

Je sais ce qu'il faut craindre, et non ce qu'il faut croire.

Tout à coup sa fille paraît montée sur le dragon,
s'empare de la Toison, et défie Jason de la venir
enlever: Aète ignore que c'est une ruse de la ma-
gicienne, et est prêt à changer d'idée; mais elle
fuit, emportant le fatal trésor, et il ne peut plus
douter de son malheur.

Le ciel s'ouvre; on voit le palais du Soleil et

celui de Jupiter. Aëte invoque le secours de son père Apollon.

Ame de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons partout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour
Soit lâchement trahi par un indigne amour ?
A ces Grecs vagabonds refuse la lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus, montre-toi père, et, pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place ;
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant ;
Que, d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre et leur butin en poudre ;
Et que par mon courroux leur pays désolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.

Ne pouvant accorder à son fils sa demande,
Apollon intercède pour lui auprès de Jupiter.

JUPITER.

Des arrêts du destin l'ordre est invariable :
Rien ne saurait le rompre en faveur de ton fils,
Soleil ; et ce trésor surpris
Lui rend de ses états la perte inévitable.
Mais la même légèreté
Qui donne Jason à Médée
Servira de supplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'est hasardée,
Persée dans la Scythie armé un bras souverain ;
Sitôt qu'il paraîtra, quittez ces lieux, Aëte ;
Et, par une prompte retraite,
Épargnez tout le sang qui coulerait en vain.
De Lemnos faites votre asile.
Le ciel veut qu'Hypsipile
Réponde aux vœux d'Absyrie, et qu'un sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Médus qui vous doit rétablir :
A rentrer dans Colchos il sera votre guide ;
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir
Féront de tous vos maux les assurés remèdes,
Et donneront naissance à l'empire des Mèdes.

SOPHONISBE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1663.

« Vous trouverez en cette tragédie les caractères
« tels que chez Tite-Live ; vous y verrez Sopho-
« nisbe avec le même attachement aux intérêts de
« son pays, et la même haine pour Rome qu'il lui
« attribue. Je lui prête un peu d'amour ; mais elle
« règne sur lui, et ne daigne l'écouter qu'autant
« qu'il peut servir à ses passions dominantes, qui
« règnent sur elle, et à qui elle sacrifie toutes les
« tendresses de son cœur, Massinisse, Syphax, et
« sa propre vie. Elle en fait son unique bonheur,
« et en soutient la gloire avec une fierté si noble
« et si élevée, que Lælius est contraint d'avouer
« lui-même qu'elle méritait d'être née Romaine. »

CORNELLE. (Préface de Sophonisbe.)

ACTE PREMIER.

Fille d'Asdrubal, général carthaginois, et d'abord mariée à Massinisse, roi de Numidie, Sopho-

nisbe, cédant à sa haine contre les Romains, a rompu son premier hymen afin de s'unir à Syphax, autre roi de cette contrée, qu'elle veut rattacher aux intérêts de Carthage.

SOPHONISBE.

J'ai fait à Massinisse une infidélité :
Accepté par mon père, et nourri dans Carthage,
Tu vis en tous les deux l'amour croître avec l'âge.
Il porta dans l'Espagne et mon cœur et ma foi ;
Mais durant cette absence on disposa de moi.
J'immolai ma tendresse au bien de ma patrie ;
Pour lui gagner Syphax j'eusse immolé ma vie ;
Il était aux Romains, et je l'en détachai.
J'étais à Massinisse, et je m'en arrachai :
J'en eus de la douleur, j'en sentis de la gêne ;
Mais je servais Carthage, et m'en revoyais reine :
Car, afin que le change eût pour moi quelque appas,
Syphax de Massinisse envahit les états,
Et mettait à mes pieds l'une et l'autre couronne
Quand l'autre était réduit à sa seule personne.
Ainsi contre Carthage et contre ma grandeur
Tu me vis n'écouter ni ma foi ni mon cœur.

Elle explique ainsi sa conduite à sa confidente
Herminie, lorsque Bocchar, lieutenant de Syphax,
vient lui annoncer l'arrivée de son maître sous les
murs de Cyrthe, sa capitale, où la tiennent blo-
quée les Romains : les Numides sont rangés en
bataille, et l'on est entré en pourparlers.

BOCCHAR.

Madame, il était temps qu'il vous vint du secours :
Le siège était formé, s'il eût tardé deux jours :
Les travaux commencés allaient à force ouverte
Tracer autour des murs l'ordre de votre perte,
Et l'orgueil des Romains se promettait l'éclat
D'asservir par leur prise et vous et tout l'état.
Syphax a dissipé par sa seule présence
De leur ambition la plus fière espérance.
Ses troupes, se montrant au lever du soleil,
Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
A peine une heure ou deux elles ont pris haleine,
Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine ;
L'ennemi fait de même, et l'on voit des deux parts
Nos sillons hérissés de piques et de dards,
Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
Égale ardeur de vaincre, et pareille menace.
L'avantage du nombre est dans notre parti ;
Ce grand feu des Romains en paraît ralenti ;
Du moins de Lælius la prudence inquiète
Sur le point du combat vous envoie un trompette :
On le mène à Syphax, à qui sans différer
De sa part il demande une heure à conférer.
Les otages reçus pour cette conférence,
Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance ;
Et, si le ciel répond à nos communs souhaits,
Le champ de la bataille enfantera la paix.

La réponse de la reine ne montre pas un grand
désir de la paix ; aussitôt que Bocchar est sorti,
Herminie en fait l'observation, et sa maîtresse lui
découvre toute sa pensée : Eryxe, reine de Gétulie,
qui a aimé et aime encore Massinisse, est sa cap-
tive ; la paix la remettrait en liberté, et Sophonisbe
craint que l'ami des Romains ne l'épouse. Massi-
nisse ne doit appartenir à aucune femme, puisqu'il
a cessé d'appartenir à elle-même.

Je veux donc, s'il se peut, que l'heureux Massinisse
Prene tout autre hymen pour un affreux supplice ;
Qu'il m'adore en secret, qu'aucune nouveauté
N'ose le consoler de ma déloyauté ;
Ne pouvant être à moi, qu'il ne soit à personne,

Ou qu'il souffre du moins que mon seul choix le donne.
Je veux penser encor que j'en puis disposer ;
Et c'est de quoi la paix me va débaser.
Juge si j'aurai lieu d'en être satisfaite,
Et, par ce que je crains, vois ce que je souhaite.
Mais Éryxe déjà commence mon malheur,
Et me vient par sa joie avancer ma douleur.

Eryxe se présente, et engage humblement Sophonisbe à accepter la paix ; mais, piquée par l'arrogance des paroles de sa rivale, elle revient à sa dignité de reine et lui jette cette menace :

La bataille et la paix sont pour moi même chose ;
L'une ou l'autre aujourd'hui finira mes ennuis :
Mais l'une vous peut mettre en l'état où je suis.

Voyant venir Syphax, Eryxe sort. Il demande à Sophonisbe ce qu'il doit décider. La reine lui dit qu'en sacrifiant son amour pour Massinisse, elle n'a été inspiré que par son zèle pour Carthage ; qu'il doit donc ne penser qu'aux intérêts de Carthage, s'il ne veut être taxé d'ingratitude.

Si tout cela vous semble un léger avantage,
Renvoyez-moi, seigneur, me perdre avec Carthage :
J'y périrai sans vous, vous régnerez sans moi.
Vous préservez le ciel de ce que je prévoi !
Et daigne son courroux, me prenant seule en butte,
M'exempter par ma mort de pleurer votre chute.

Touché de ses chagrins plus que de ses raisons, Syphax ne peut que répondre :

N'en parlons plus, madame ; adieu, pensez à moi,
Et je saurai pour vous vaincre ou mourir en roi.

ACTE DEUXIÈME.

Vaincu dans la bataille, Syphax est prisonnier. Eryxe, qui a déjà revu Massinisse, se plaint à Barcès, sa confidente, du peu d'attention qu'il lui a accordé, car elle y voit la preuve de l'ascendant que Sophonisbe conserve sur lui.

Tu l'as pu remarquer : du moment qu'il l'a vue,
Ses troubles ont cessé, sa joie est revenue ;
Ces charmes à Carthage autrefois adorés
Ont soudain réuni ses regards égarés.
Tu l'as vue étonnée, et tout ensemble aliéne,
Lui demander l'honneur d'être sa prisonnière,
Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains
Éviter le triomphe et les fers des Romains.
Son orgueil, que ses pleurs semblaient vouloir dédire,
Trouvait l'art en pleurant d'augmenter son empire ;
Et sûre du succès, dont cet art répondait,
Elle pria bien moins qu'elle ne commandait.

Massinisse vient offrir à Eryxe *un esprit plus tranquille* ; et comme elle lui reproche l'appui qu'il a promis à Sophonisbe, il tente de s'excuser sur ce que

...l'âme ouverte au bien que le ciel lui renvoie
Ne peut rien refuser en ce comble de joie.

Peu satisfaite d'une telle explication, Eryxe continue sur le même ton ; puis elle offre ironiquement sa protection à Sophonisbe qui survient. — Restée seule avec Massinisse, celle-ci reprend sur lui son primitif empire, si bien qu'elle va re-devenir son épouse.

Quoi ! vous pourriez m'aimer après un tel divorce,
Seigneur, et recevoir de ma légèreté
Ce que vous déroba tant d'infidélité.

L'heureux Massinisse oublie tout ; Sophonisbe profite de son avantage :

Vous aimez Lælius, vous aimez Scipion,
Vous avez lieu d'aimer toute leur nation :
Aimez-la, j'y consens ; mais laissez-moi ma haine.
Tant que vous serez roi, souffrez que je sois reine,
Avec la liberté d'aimer et de haïr,
Et sans nécessité de craindre ou d'obéir.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être ;
J'accepte votre hymen, mais pour vivre sans maître ;
Et ne quitterais point l'époux que j'avais pris,
Si Rome se pouvait éviter qu'à ce prix.
A ces conditions me voulez-vous pour femme ?

Il les accepte, ces conditions, et part pour le temple où elle doit le rejoindre. — Seule avec Herminie, Sophonisbe laisse percer sa joie : son succès a passé ses espérances, et elle se hâte d'aller conclure son nouvel hymen.

ACTE TROISIÈME.

Mértule, confident de Massinisse, lui dit que cette union lui a gagné tous les cœurs des Numides. — Eryxe, affectant malgré son dépit une adroite modération, ne blâme Massinisse que par ce que les Romains refuseront d'approuver sa conduite.

Ce grand titre de roi, que seul je considère,
Etend sur moi l'affront qu'en vous ils vont lui faire ;
Et rien ici n'échappé à ma tranquillité
Que par les intérêts de notre dignité.
Dans votre peu de foi c'est tout ce qui me blesse.
Vous allez hautement montrer notre faiblesse,
Dévoiler notre honte, et faire voir à tous
Quels fantômes d'état on fait régner en nous.
Oui, vous allez forcer nos peuples de connaître
Qu'ils n'ont que le sénat pour véritable maître,
Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.
C'est là mon déplaisir. Si je n'étais pas reine,
Ce que je perds en vous me ferait peu de peine ;
Mais je ne puis souffrir qu'un si dangereux choix
Détruise en un moment ce peu qui reste aux rois,
Et qu'en un si grand cœur l'impuissance de l'être
Ait ménagé si mal l'honneur de le paraître.

Sophonisbe paraît. La scène entre les deux reines ressemble à celle du second acte ; mais cette fois Sophonisbe l'a emporté, et sa rivale sort après avoir appuyé fortement sur le désaveu de Rome.

Sophonisbe, qui craint d'être conduite captive au Capitole, presse Massinisse d'aller trouver Lælius.

Afin que vos lauriers me sauvent du tonnerre,
Allez aux dieux du ciel joindre ceux de la terre.
Mais que nous veut Syphax que ce Romain conduit ?

s'interrompt-elle en voyant entrer Syphax. Massinisse sort en recommandant à Sophonisbe de comparer la position du vainqueur avec celle du vaincu ; à quoi elle répond :

Je sais ce que je suis et ce que je dois faire,
Et prends pour seul objet ma gloire à satisfaire.

Syphax, qui ignore toute l'étendue de son malheur, et que trompent ces dernières paroles, la remercie en ces termes :

Madame, à cet excès de générosité
Je n'ai presque plus d'yeux pour ma captivité ;
Et, malgré de mon sort la disgrâce éclatante,
Je suis encore heureux quand je vous vois constante.

Un rival triomphant veut place en votre cœur,
Et vous osez pour moi dédaigner ce vainqueur !
Vous préférez mes fers à toute sa victoire,
Et savez hautement soutenir votre gloire !
Je ne vous dirai point aussi que vos conseils
M'ont fait choir de ce rang si cher à nos pareils,
Ni que pour les Romains votre haine implacable
A rendu ma déroute à jamais déplorable.

Puisqu'en vain Massinisse attaque votre foi,
Je règne dans votre âme, et c'est assez pour moi.
Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez :
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il sérail mal de feindre :
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux ;
Nous sortons de leur temple.

SOPHONISBE.

Ma gloire est d'éviter les fers que vous portez,
D'éviter le triomphe où vous vous soumettez :
Ma naissance ne voit que cette honte à craindre.
Enfin détrompez-vous, il sérail mal de feindre :
Je suis à Massinisse, et le peuple en ces lieux
Vient de voir notre hymen à la face des dieux ;
Nous sortons de leur temple.

SYPHAX.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

SOPHONISBE.

Que Rome sur mes jours n'aura jamais d'empire :
J'ai su m'en affranchir par une autre union,
Et vous suivrez sans moi le char de Scipion.

Aux justes reproches de Syphax, elle répond avec une indifférence accablante, puis le quitte en lui adressant le plus dur adieu. — Lépide donne au désolé Syphax quelque espoir que cet hymen sera rompu par le sénat.

SYPHAX.

Quoi ! prendre tant de soins d'adoucir ma misère !
Lépide, il n'appartient qu'à de vrais généreux
D'avoir cette pitié des princes malheureux :
Autres que les Romains n'en chercheraient la gloire.

ACTE QUATRIÈME.

Maître dans Cyrthe, Lælius fait tomber les chaînes de Syphax, et, le traitant en roi, lui rappelle l'ancienne amitié qui l'unissait aux Romains. Le vieux Numide rejette tous ses torts sur Sophonisbe, qui, dit-il,

M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
Sous ces dehors charmants qui paraient son visage,
C'était une Alecton que déchaînait Carthage :
Elle avait tout mon cœur, Carthage tout le sien ;
Hors de ses intérêts, elle n'écoutait rien ;
Et, malgré cette paix que vous m'avez offerte,
Elle a voulu pour eux me livrer à ma perte.

Non contente de cela, ajoute-t-il, elle a de nouveau donné sa main à Massinisse, qui, s'il réunit ses forces à celles de Carthage, pourra devenir embarrassant pour les Romains ; il faut venger Syphax et de Sophonisbe et de Carthage.

Massinisse paraît, Syphax se retire ; le premier se plaint à Lælius des violences que des tribuns osent exercer envers la reine.

LÆLIUS

Mais par quel intérêt prenez-vous sa querelle ?

MASSINISSE.

Syphax vous l'aura dit, puisqu'il sort d'avec vous,
Seigneur ; elle a reçu son véritable époux.

Lælius blâme Massinisse de s'être fait lui-même sa part dans le butin, d'avoir voulu triompher avant Rome. Le roi lui reproche l'ingratitude des Romains, qui oublient le sang qu'il a versé pour eux. Ah ! sans doute, seigneur, ajoute-t-il, vous n'avez jamais connu l'amour.

LÆLIUS.

Vous parlez tant d'amour, qu'il faut que je confesse
Que j'ai honte pour vous de voir tant de faiblesse.

N'alléguez point les dieux : si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples ;
Et vous ferez comme eux, quand vous aurez des temples.
Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre et rien à ménager.

Du reste, je sais bien que souvent il arrive
Qu'un vainqueur s'adoucit auprès de sa captive.
Les droits de la victoire ont quelque liberté
Qui ne saurait déplaire à notre âge indompté ;
Mais, quand à cette ardeur un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir et non pas une affaire ;
Il repousse l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état ;
Et son cœur, au-dessus de ces basses amourees,
Laisse à cette raison toujours toutes ses forces.....
Vos feux vous plaisent trop pour les vouloir éteindre ;
Et tout ce que je puis, seigneur, c'est de vous plaindre.

Albin annonce l'arrivée de Scipion dans le camp. Avant de le voir et d'obtenir de lui la ratification de son mariage, Massinisse veut entretenir Sophonisbe, prendre ses conseils et la consoler.

Elle vient, et Lælius les laisse seuls. Le galant Massinisse fait remarquer à la reine que le Romain la fuit pour éviter ses regards. Venez, madame, lui dit-il, employer le pouvoir de vos charmes à fléchir le grand Scipion.

Puissent-ils, et sur l'heure, avoir là tant de force,
Que pour prendre ma place il m'ordonne un divorce !
J'en mourrai de douleur, mais je mourrai content.

SOPHONISBE

Quoi ! j'irais mentir jusqu'au camp des Romains
La pitié de leur chef qui m'aurait en ses mains ?

J'irais déshonorer, par un honteux hommage,
Le trône où j'ai pris place, et le sang de Carthage ;
Et l'on verrait gémir la fille d'Asdrubal
Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?

Je ne sais si mes yeux auraient là tant de force
Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce ;
Mais je ne me vois pas en état d'obéir,
S'il osait jusque-là cesser de me haïr.

La vieille antipathie entre Rome et Carthage
N'est pas prête à finir par un tel assemblage.

Ne vous préparez point à rien sacrifier
A l'honneur qu'il aurait de vous justifier.
Pour effet de vos feux et de votre parole,
Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole :

Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
Que je vive avec vous ou chez vos citoyens,
La chose m'est égale ; et je vous tiendrai quitte,
Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
Mon amour voudrait plus ; mais je règne sur lui,
Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.

Il va donc seul trouver Scipion.

ACTE CINQUIÈME.

Sophonisbe confie ses craintes à Herminie : sans

doute Massinisse perd son temps auprès de Scipion. — En effet, Ménéulle lui apporte ce billet écrit de la main du roi :

« Il ne m'est pas permis de vivre votre époux ;
 « Mais enfin je vous tiens parole,
 « Et vous éviterez l'aspect du Capitole.
 « Si vous êtes digne de vous,
 « Ce poison que je vous envoie
 « En est la seule et triste voie ;
 « Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
 « Pour dégager sa foi. »

SOPHONISBE.

Voilà de son amour une preuve assez ample ;
 Mais, s'il m'aimait encore, il me devait l'exemple.....
 Reportez, Ménéulle, à votre illustre roi
 Un secours dont lui-même a plus besoin que moi.

Sophonisbe a fait mander Eryxe ; après lui avoir donné à lire le billet de Massinisse, elle dit à la reine des Gétules qu'avant de lui céder la place elle a voulu lui faire connaître quel est Massinisse. Je vous devais cet avis sincère, ajoute-t-elle ; d'ailleurs,

Lælius que je vois vous en peut donner d'autres ;
 Souffrez que je l'évite, et que, dans mon malheur,
 Je m'ose de sa vue épargner la douleur.

(Elle sort.)

Lælius ordonne à Lépide de la suivre, et de l'assurer que, grâce à l'appui de Scipion, Rome lui pardonnera. — Il félicite Eryxe du triomphe que le refus de Scipion lui fait remporter sur sa rivale, lui dit que Massinisse se faisait violence en épousant Sophonisbe et ne désire que de revenir à elle. En cessant d'être roi, répond la reine, il a cessé d'être digne de moi.

LÆLIUS.

Ne l'est-il plus, madame ? Et si la Gétulie
 Par votre illustre hymen à son trône s'allie,
 Si celui de Syphax s'y joint dès aujourd'hui,
 En est-il sur la terre un plus puissant que lui ?

ÉRYXE.

Et de quel front, seigneur, prend-il une couronne,
 S'il ne peut disposer de sa propre personne,
 S'il lui faut pour aimer attendre votre choix,
 Et que jusqu'en son lit vous lui fassiez des lois ?
 Un sceptre compatible avec un joug si rude
 N'a rien à me donner que de la servitude ;
 Et si votre prudence ose en faire un vrai roi,
 Il est à Sophonisbe, et ne peut être à moi.
 Jalouse seulement de la grandeur royale,
 Je la regarde en reine, et non pas en rivale ;
 Je vois dans son destin le mien enveloppé,
 Et du coup qui la perd tout mon cœur est frappé.
 Par votre ordre on la quitte, et cet ami fidèle
 Me pourrait, au même ordre, abandonner comme elle.
 Disposez de mon sceptre, il est entre vos mains :
 Je veux bien le porter au gré de vos Romains.
 Je suis femme, et mon sexe, accablé d'impuissance,
 Ne reçoit point d'affront par cette dépendance ;
 Mais je n'aurai jamais à rougir d'un époux
 Qu'on voie ainsi que moi ne régner que sous vous.

Lépide revient : il annonce que Sophonisbe s'est punie elle-même de sa haine pour Rome.

A peine elle m'a vu, que d'un regard farouche,
 Portant je ne sais quoi de sa main à sa bouche,
 « Parlez, m'a-t-elle dit, je suis en sûreté,
 « Et recevrai votre ordre avec tranquillité. »
 Surpris d'un tel discours, je l'ai pourtant flattée :

J'ai dit qu'en grande reine elle serait traitée,
 Que Scipion et vous en prendriez souci ;
 Et j'en voyais déjà son regard adouci,
 Quand, d'un souris amer me coupant la parole :
 « Qu'aisément, reprend-elle, une âme se console !
 « Je sens vers cet espoir tout mon cœur s'échapper ;
 « Mais il est hors d'état de se laisser tromper ;
 « Et d'un poison ami le secourable office
 « Vient de fermer la porte à tout votre artifice. »

ÉRYXE.

Le dirai-je, seigneur ? je la plains et l'admire.
 Une telle fierté méritait un empire ;
 Et j'aurais en sa place eu même aversion
 De me voir attachée au char de Scipion.
 La fortune jalouse et l'amour infidèle
 Ne lui laissent ici que son grand cœur pour elle ;
 Il a pris le dessus de toutes leurs rigueurs,
 Et son dernier soupir fait honte à ses vainqueurs.

LÆLIUS.

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,
 Une telle fierté devait naître romaine.
 Mais allons consoler un prince généreux,
 Que sa seule imprudence a rendu malheureux :
 Allons voir Scipion, allons voir Massinisse ;
 Souffrez qu'en sa faveur le temps vous adoicisse ;
 Et préparez votre âme à le moins dédaigner
 Lorsque vous aurez vu comme il saura régner.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1666.

« *Agésilas* n'est guère connu dans le monde que
 « par le mot de Despréaux :

J'ai vu l'*Agésilas*,
 Hélas !

« La tragédie d'*Agésilas* est un des plus faibles
 « ouvrages de Corneille... elle est très-froide, et
 « aussi mal écrite que mal conduite.. Il y a pour-
 « tant quelques endroits où on retrouve encore un
 « reste de Corneille. » (*Préface de Voltaire.*)

ACTE PREMIER.

Lysander a promis sa fille Elpinice à Cotys, roi de Paphlagonie, et Aglatide à Spitridate, grand seigneur persan. Les deux sœurs s'avouent mutuellement que leur cœur n'approuve pas cet arrangement : Elpinice préférerait Spitridate ; Aglatide aimerait mieux Cotys, mais uniquement à cause de sa couronne. Ce n'est pas qu'elle ne pût avoir quelques prétentions sur Agésilas, qui autrefois l'a aimée et l'aime peut-être encore ; mais, reprend-elle :

Qu'en pouvons-nous ici résoudre vous et moi ?
 En l'état où le ciel nous range,
 Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi.

Elles voient venir Spitridate, et Aglatide reste pour engager l'entretien ; Elpinice reviendra ensuite.

Spitridate se plaint à Aglatide de sa froideur, et en vient à lui déclarer que son cœur est à Elpinice. L'enjouée Aglatide ne paraît point courroucée ; seulement elle fait observer que le consente-

ment de Lysander, du roi de Sparte et de Cotys, est nécessaire.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agésilas et lui.

(Elle sort.)

COTYS à Spitridate.

Vous me pouvez donner l'objet qui me possède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux :
Elpinice me charme.

COTYS.

Et si je vous la cède ?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, seigneur ! Ce n'est pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

Cette réponse demande explication ; la voici :
Spitridate a une sœur nommée Mandane, qu'aiment Agésilas et Cotys ; le roi de Paphlagonie ne cède Elpinice au seigneur persan que s'il lui accorde la main de Mandane. Spitridate se refuse à cette transaction, car Aglatide ne lui rend sa foi que dans le cas où Cotys partagerait son trône avec elle.

COTYS.

Je ne le puis céder, qui que l'on me propose,
Toute autre que Mandane est pour moi même chose.

SPITRIDATE.

Il vous est donc facile, et doit même être doux,
Puisque enfin Elpinice aime un autre que vous,

De lui préférer qui vous aime ;

Et du moins vous auriez l'honneur,

Par un peu d'effort sur vous-même,

De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !

J'ose, j'ose vous faire une plus juste loi :

Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,

Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Eh bien ! épousez Elpinice ;

Je renonce à tout mon bonheur,

Plutôt que de me voir complice

D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à voire Aglatide,

Puisque votre cœur endurci

Veut suivre obstinément un faux devoir pour guide :

Je serai malheureux, vous le serez aussi.

ACTE DEUXIÈME.

Spitridate se félicite devant sa sœur de ce qu'il n'est plus sous l'autorité despotique du roi de Perse ; en Grèce les femmes ne sont point sacrifiées suivant le caprice d'un monarque injuste et tyrannique, et si quelque'un des rois de cette contrée aspirait à la main de Mandane, elle ne le dédaignerait point sans doute ?

MANDANE.

Si le roi dans la Perse est un peu trop monarque,

En Grèce il est des rois qui ne sont pas trop rois ;

Il en est dont le peuple est le suprême arbitre ;

Il en est d'attachés aux ordres d'un sénat ;

Il en est qui ne sont enfin sous ce grand titre

Que premiers sujets de l'état.

Je ne sais si le ciel pour régner m'a fait naître ;

Et, quoi qu'en ma faveur j'aie encor vu paraître,

Je doute si l'on m'aime ou non ;

Mais je pourrais être assez vaine

Pour dédaigner le nom de reine

Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle aime Cotys.
— Cependant à qui donner votre main ? répond
Spitridate. Cotys la demande, et par les soins qu'il
vous rend Agésilas fait assez voir.....

MANDANE.

Agésilas, seigneur ! Et, le savez-vous bien,

Ce sont civilités envers un étranger

Qui font beaucoup d'éclat et ne produisent rien.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, et savez qu'Elpinice

Ne veut point être à moi qu'il ne soit à sa sœur !

MANDANE.

Je vous réponds de tout, si vous avez son cœur.

SPITRIDATE

Et Lysander pourra souffrir cette injustice ?

MANDANE.

Lysander est si mal auprès d'Agésilas

Que ce sera beaucoup s'il en obtient un gendre,

Et peut-être sans moi ne l'obtiendra-t-il pas :

Pour deux, il aurait tort s'il osait y prétendre.

Mais, seigneur, le voici ; tâchez de pressentir

Ce qu'en votre faveur il pourrait consentir.

SPITRIDATE.

Ma sœur, vous êtes plus adroite ;

Souffrez que je ménage un moment de retraite.

J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi

Vous fissiez deviner de ce manque de foi.

Lysander vient ; il questionne Spitridate pour
savoir si Aglatide l'accueille comme elle doit le
faire ; le Persan commence un aveu embarrassé,
qu'il n'achève pas :

..... Seigneur, je tremble à vous le dire ;

Ma sœur vous l'expliquera mieux.

(Il sort.)

Mandane informe Lysander qu'épris d'Elpinice,
c'est à la main de celle-ci qu'aspire Spitridate.
Cotys seul pourrait être un obstacle à cette union ;
mais peut-être lui-même a-t-il placé son amour
ailleurs. Voyant entrer Cotys, elle l'interpelle
ainsi :

Seigneur, ne cachez plus le véritable amour

Dont l'idée en secret vous flatte ;

J'ai dit à Lysander celui de Spitridate ;

Dites le vôtre à votre tour.

Ces paroles amènent une scène de quiproquo
entre Lysander et Cotys. Celui-ci finit par recon-
naître l'erreur, et motive si bien son changement,
que non content de l'approuver Lysander promet
de braver la colère d'Agésilas s'il ne donne son
consentement au double hyménée.

Cotys et Mandane sortent ; Lysander explique à
Cléon, son confident, que son but est de s'attacher
Cotys : ou il fait obtenir Mandane au roi de
Paphlagonie, où Agésilas, s'irritant de ce projet,
lui fournira une occasion d'éclater. Quant à ses
filles, il est sûr de leur soumission.

Les deux sœurs entrent ; l'annonce de ces chan-
gements cause à Elpinice une joie que sa modeste
lui fait dissimuler ; Aglatide la reçoit avec son or-
dinaire légèreté : — Au surplus, dit-elle, de quoi

me tourmenterais-je ? si aujourd'hui Agésilas ne me parle point de son amour, c'est par délicatesse, par déférence pour son rival. Enfin elle répond à Elpinice qui s'étonne de cette belle humeur :

Il est aisé pour tant d'en deviner les causes.
Je sais comme il faut vivre, et m'en trouve fort bien :
La joie est bonne à mille choses ;
Mais le chagrin n'est bon à rien.
Ne perds-je pas assez, sans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'esprit égal ?
Perte sûr perte est importune ;
Et je m'aime un peu trop pour me traiter si mal.
Soupirer quand le sort nous rend une injustice,
C'est lui prêter une aide à nous faire un supplice.
Pour moi, qui ne lui puis souffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met sa haine à pis faire.

ACTE TROISIÈME.

Agésilas repousse la double proposition de Lysander ; celui-ci se plaint avec amertume ; il espérait que du moins le roi lui permettrait d'aller finir ses jours dans la retraite.

C'était là mon dessein ; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un si malheureux sort,
Ne saurait endurer ni l'éclat de ma vie
Ni l'obscurité de ma mort.

Mais Agésilas lui répond qu'en prenant pour gendres deux princes aussi puissants, le général consulte plutôt son intérêt que celui de la Grèce. Quant aux lieux où il veut se retirer,

Ceux que prend pour exil ou choisit pour asile
Ce dessein d'une mort tranquille,
Des Perses et des Grecs séparent les états ;
L'assiette en est heureuse, et l'accès difficile.

Irrité du soupçon que renferment ces dernières paroles, Lysander reproche à Agésilas son ingratitude : c'est à lui Lysander qu'Agésilas doit tout ce qu'il est. — J'en conviens, répond celui-ci ;

Mais, tirant tout à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.
On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;
On pense avoir tout fait quand on vous a parlé ;
Mon palais près du vôtre est un lieu désolé ;
Et le généralat, comme le diadème,
M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
En cotosse d'état, qui de vous seul attend
L'âme qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous seul faites aller
Où, pour vos intérêts, il le faut étaler.
Général en idée, et monarque en peinture,
De ces illustres noms pourrais-je faire cas
S'il les fallait porter moins comme Agésilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reste des humains
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être :
Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître ;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puissance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
Laissez discerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
Quand vous pourrez m'en laisser faire ;
Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

Revenant à Elpinice et Aglatide, le roi s'engage à récompenser en elles les services de leur père.

Après avoir remercié, en assurant que ses filles, et particulièrement Aglatide, renonceront sans murmurer aux époux qui leur étaient destinés, Lysander sort.

Agésilas apprend de Xénoclès, son confident, que Lysander conspire ; une copie de la harangue préparée par cet éloquent esclave que l'on nomme Cléon d'Halicarnasse, en est la preuve.

AGÉSILAS.

Ainsi de toutes parts le péril m'environne :
Si je veux le punir, j'expose ma couronne,
Et si je lui fais grâce, ou veux dissimuler,
Je dois craindre.

XÉNOCLÈS.

Cotys, seigneur, veut vous parler.

AGÉSILAS.

Voyons quelle est sa flamme, avant que de résoudre
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

Le roi de Paphlagonie annonce à Agésilas son amour pour Mandane. — Ce serait mal répondre à l'amitié des Grecs que de choisir pour épouse une Persane, objecte l'amant interdit de cette rivalité inattendue. — Mais, répond Cotys, l'exemple d'un grand roi, qui, dit-on, l'aime et l'estime, ne m'y autorise-t-il pas ?

Si ce bruit n'est point faux, mon mal est sans remède :
Car enfin c'est un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, seigneur, je la lui cède ;
Mais je ne la cède qu'à lui.

(Il sort.)

Comment a-t-il appris que j'aime Mandane ? demande Agésilas à Xénoclès. — C'est vous, ce sont vos soins, vos déférences pour cette Persane, qui ont fait connaître votre amour, répond le confident.

Toutefois il est temps, ou de vous déclarer,
Ou de céder l'objet qui vous fait soupirer

AGÉSILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'est pas le plus facile :
Cherche-moi Spitridate, et l'amène en ce lieu ;
Et nous verrons après s'il n'est point de milieu
Entre le charmant et l'utile.

ACTE QUATRIÈME.

Spitridate, qu'a mandé Agésilas, vient demander à Elpinice s'il doit braver le roi de Sparte et lui annoncer qu'elle répond à sa flamme ? Au moment de laisser échapper l'aveu de son amour, la fille de Lysander se reprend :

Voyez le roi, voyez Cotys, voyez mon père ;
Fléchissez, triomphez, bravez,
Seigneur ; mais laissez-moi me taire.

(Elle sort.)

Spitridate conjure Mandane de se rendre aux vœux d'Agésilas, afin qu'il consente au mariage d'Elpinice. Sa sœur, qui d'abord accueille comme elle le mérite une semblable prière, finit par consentir à se sacrifier elle-même. — Tout à coup Aglatide vient revendiquer ses droits ; elle ne re-

noncera à Spitridate que si Mandane lui abandonne un de ses deux amants.

Vous pourrez vous résoudre à payer pour ce frère,
Madame, et, de deux rois daignant en choisir un,
Me donner en sa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire ?

MANDANE.

Hélas !

AGLATIDE.

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un *hélas* s'explique ;
Et, lorsqu'on se retranche au langage des yeux,
Je suis muette à la réplique.

(Spitridate se retire.)

Cotys entre ; Aglatide lui dit sans aucun détour :

Seigneur, vous le savez, ma sœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Usez-en comme bon vous semble ;
Mais sachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous ressemble.

(Elle sort.)

Après de mutuels reproches, Mandane déclare à Cotys que l'intérêt de son frère, le sien même à lui Cotys, la contraignent d'accepter la main d'Agésilas. Le Paphlagonien se désespère ; Cléon vient le chercher, Lysander et Spitridate désirant avoir avec lui un moment d'entretien.

ACTE CINQUIÈME.

La conspiration de Lysander est découverte : Xénoclès remet à Agésilas deux lettres du général, adressées l'une au sénateur *Cratès*, l'autre à l'éphore *Arsidax*. En ce moment Spitridate paraît, et Agésilas recommande à son confident de ne rien laisser apercevoir. — Spitridate lui dit que son cœur s'est tourné vers Elpinice ; le roi s'efforce de le dissuader de devenir le gendre de Lysander, et finit par avouer que lui-même subit le joug, mais qu'il sait triompher de son cœur.

SPITRIDATE.

Des climats différents la nature est diverse.
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perse :
Permettez qu'un Persan n'ose vous imiter,
Que sur votre partage il craigne d'attenter ;
Qu'il se contente à moins de gloire,
Et trouve en sa faiblesse un destin assez doux
Pour ne point envier cette haute victoire
Que vous seul avez droit de remporter sur vous.

AGÉSILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance !

SPITRIDATE.

De votre ennemi !

AGÉSILAS.

Non, Lysander ne l'est pas ;
Mais, s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

Spitridate se rend. Mais qu'ordonnera Agésilas relativement à Mandane ? À ce nom, qui réveille tout son amour pour la jeune Persane, le roi se plaint de l'empressement qu'elle met à choisir un époux. — Ma parole n'est pas encore donnée à Cotys, répond Spitridate ; au surplus, voici Aglatide qui vient recevoir vos ordres elle-même.

Après une scène de désespoir et d'amour de la part d'Agésilas, de feinte résignation de la part

de Mandane, le roi donne son consentement au mariage d'Elpinice avec Spitridate, pourvu que la sœur de ce dernier soit à lui. Spitridate s'empresse de porter cette nouvelle à Lysander.

Demeurée avec Agésilas, Mandane lui fait l'aveu sincère de son amour pour Cotys. Elle ne peut plus offrir au roi qu'une foi inviolable ; qu'il choisisse donc, ou de vaincre son amour, ou de recevoir d'une femme ce grand exemple. Il est plongé dans une cruelle perplexité, quand Lysander vient demander pour Cotys la même faveur que le roi a bien voulu accorder à Spitridate. — J'y consens, répond Agésilas : je saurai me surmonter moi-même.

AGÉSILAS à Xénoclès.

Allez dire à Cotys que Mandane est à lui ;
Que si mes feux aux siens ne l'ont pas accordée,
Pour venger son amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.

(Il lui parle bas ; Xénoclès sort.)

Et que va devenir cette docte harangue
Que du fameux Cléon doit ennoblir la langue ?

reprend il en se tournant vers Lysander qui s'apprête à se justifier. Mais Agésilas ne lui en laisse pas le temps, convient de ses torts, avoue qu'en la place de l'illustre général il eût agi de même ; enfin il l'invite à ne plus usurper un pouvoir qui ne lui appartient pas.

Agésilas propose à Aglatide, que vient d'introduire Xénoclès, d'accepter un époux de sa main : la jeune étourdie le conjure de ne point la faire déroger, et lui rappelle que jadis il lui permit de croire qu'elle partagerait sa couronne. — Il la laisse dans l'incertitude, jusqu'au moment où les deux couples heureux viennent le remercier.

AGÉSILAS.

Je vous ai fait justice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être assez doux
Qui de tous vos souhaits à votre gré décide ;
Mais, pour le rendre encor plus doux et plus charmant,
Sachez que Sparte voit sa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend son premier amant.

AGLATIDE.

C'est me faire, seigneur, des surprises nouvelles.

AGÉSILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes si belles ;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

ATTILA, ROI DES HUNS.

14667.

« Attila parut malheureusement la même année
« qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua
« pas à faire remonter Corneille à ce haut point
« de gloire où il s'était élevé ; il baissait et Racine
« s'élevait : c'était alors le temps de la retraite ; il
« devait prendre ce parti honorable. La plaisan-
« terie de Despréaux devait l'avertir de ne plus
« travailler, ou de travailler avec plus de soin :

J'ai vu l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

(Préface de *Voltaire*.)

Une mauvaise plaisanterie de Boileau devait elle empêcher *Voltaire* de reconnaître que cette pièce est bien supérieure à la précédente, dans laquelle il nous disait tout à l'heure que « l'on retrouve un reste de *Corneille* ? »

ACTE PREMIER.

Vainqueur des *Gépides* et des *Ostrogoths*, dont il traîne les rois à sa suite, *Attila* veut se faire un appui de l'empire romain, qui penche vers sa ruine, ou de celui des *Francs*, déjà presque affermi. Il a donc fait demander en mariage, d'un côté *Honorie*, sœur de *Valentinian* ; de l'autre, *Ildione*, sœur de *Mérovée* ; et sous prétexte de se décider, il veut consulter *Valamir* et *Ardaric*.

ATTILA.

Ils ne sont pas venus nos deux rois ; qu'on leur dise
Qu'ils se font trop attendre, et qu'*Attila* s'ennuie.

Octar, capitaine de ses gardes, s'étonne qu'*Attila* consulte ses prisonniers ; le roi lui répond que s'il en agit ainsi c'est afin de livrer comme vic-time au roi des *Francs* ou à l'empereur, celui qui aura conseillé le refus de l'une ou de l'autre alliance. Je veux diviser les nations pour les vaincre ; j'en ai cinq à combattre, dit-il, et

De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;
Je traite avec chacune, et comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage,
L'une sera ma femme, et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte ;
Ou, si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister ;
Tant que de nos vainqueurs, terrassés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent au pied du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est... Mais *Ardaric* entre, et *Valamir* aussi.

Après leur avoir exposé le motif pour lequel il les a fait venir, il prend leur avis. L'un d'eux lui dit qu'il doit suivre le penchant de son cœur.

ATTILA.

L'amour chez *Attila* n'est pas un bon suffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait ne tiendrait lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on eût par là trop de pouvoir sur moi.
Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire ;
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave,
Moi je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave ;
Eh, par quelques traits qu'ils captivent un cœur,
Le m'en, en dépit d'eux, est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile.

Le roi des *Ostrogoths*, *Valamir*, conseille l'al-

liance avec la France ; *Ardaric*, au contraire, pense qu'en épousant *Honorie*, *Attila* réunirait à ses propres forces celles de l'empire, respectables encore. Impatienté d'une trop longue discussion, il les interrompt d'un ton brusque :

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude
Que de plonger mon âme en plus d'incertitude ?
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

L'un d'eux répond que s'ils insistent, ce n'est que par zèle. *Attila* le veut bien croire ; mais alors il faut conseiller à l'une des deux princesses de repousser sa demande, afin qu'il puisse imputer la rupture à son aversion pour lui. — Allez, travaillez-y, et réussissez, dit-il ;

Je veux bien jusque-là suspendre ma colère.
(Il sort.)

Cependant *Ardaric* aime *Ildione*, *Valamir* est épris d'*Honorie* ; chacun des deux princes voudrait que l'autre se désistât en faveur du roi des *Huns*, et persuadât à son amante d'accepter la main d'*Attila*. Ils sortent après cette mutuelle confiance, remettant au sort le soin de les tirer d'un si perplexé état.

ACTE DEUXIÈME.

Flavie, confidente d'*Honorie*, avoue à cette princesse qu'*Octar*, capitaine des gardes d'*Attila*, est son amant et qu'il lui a révélé les mauvais traitements que le roi des *Huns* exerce envers les deux rois ses captifs.

Son frère aîné *Vléda*, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité ;
Il n'a pu le souffrir ; et sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau,
On lui voit chaque jour distiller du cerveau,
Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère :
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine ;
Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

Honorie éprouve une horrible anxiété : elle abhorre *Attila* et aime *Valamir* ; mais elle ne veut point d'un roi qui ne saurait la défendre contre la colère du tyran. *Flavie* lui apprend encore qu'*Attila* aime, ou du moins paraît aimer *Ildione* ; sur quoi la princesse s'écrie :

Je meurs s'il me choisit ou ne me choisit pas.

Valamir paraît ; *Honorie* lui reproche l'abjection dans laquelle il est tombé ; le roi lui répond qu'il n'est pas besoin d'irriter *Attila* : le tyran la respecte, et lui montrer quelque froideur est le meilleur moyen de faire qu'il renonce à elle. Mais *Honorie* déclare qu'elle ne se donnera qu'à un roi libre, et sort.

Ardaric, qui survient, demande à *Valamir* ce que qu'il a obtenu de sa princesse.

VALAMIR.

Voyez votre Ildione ; et puissiez-vous, seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Un esprit plus facile ! Octar sort de sa tente ;
Adieu.

Ardaric s'informe auprès d'Octar si Ildione tardera à paraître. — Elle entre, et se montre disposée à accepter la main d'Attila ; Ardaric se plaint, elle réplique :

Je l'épouserai donc, et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part, comme une autre, à la haine publique
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités, et de tout leur mystère,
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grâce au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
Mon amour et ma haine, et la cause commune,
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
Et comme j'aurai lors sa vie enire mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;
Cete gloire aisément touche les grandes âmes ;
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.

ACTE TROISIÈME.

Soupçonnant qu'il a des rivaux, Attila a fait doubler sa garde et celle des rois et des princesses. Il apprend à Octar que Valentinian a fait périr Etius, le seul général romain qui pût encore défendre l'empire, circonstance qui l'a décidé à épouser Honorie. Il voudrait qu'Ildione pût le haïr ; mais, il la voit paraître, et s'écrie :

Ah ! vous me charmez trop, moi de qui l'âme altière
Cherche à voir sur mes pas trembler la terre entière ;
Moi qui veux pouvoir tout, stôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite :
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire ;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire ;
Il s'empare, et du cœur, et des soins les plus doux ;
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.

Pour l'enflammer davantage, Ildione lui laisse entrevoir qu'elle l'aime.

ATTILA.

Quoi ! vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour ?
Qui sème tant d'horreurs, fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je suis cruel, barbare ;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me haït, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, et le fléau de Dieu.

Enfin il se reconnaît peu digne d'être aimé ; et, comme il craint l'empire qu'Ildione pourrait prendre sur lui, il se résout à épouser Honorie.

Cette princesse arrive ; elle apprend de la bouche d'Ildione l'injure que lui fait Attila en ne la choi-

sisant que comme moins dangereuse qu'elle-même, et sort.

La fière Honorie déclare au roi qu'elle ne veut point de ce que refuse la sœur de Mérovée ; il lui répond que, s'il ne se trompe, ce noble orgueil s'abaisse jusqu'à Valamir.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-dessus de ta tête,
Stôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as, pour tout pouvoir, que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et des princes trompés ;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes ;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes ;
Et, fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Imitez mes vertus ainsi que mes défauts....

HONORIE.

La vertu des tyrans est même à détester.

Ils se font réciproquement des menaces.

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous.

ACTE QUATRIÈME.

Honorie promet à Octar la main de Flavie s'il consent à la servir ; il le fera, mais avec prudence, pour éviter de se perdre.

La confidente annonce qu'Ardaric aime Ildione ; qu'Attila lui-même en a conçu quelque soupçon. Honorie s'en autorisera pour éconduire le roi des Huns.

Attila vient dire à la sœur de Valentinian que dans une heure il peut la conduire à l'autel ; mais avant tout Honorie veut être vengée d'Ildione, qu'une paisible union avec Ardaric mettrait au comble de ses vœux ; il faut, au contraire, qu'elle partage le lit d'un simple sujet.

Ton rival entre, adieu,

dit-elle en se retirant.

Attila annonce au roi des Gépides qu'il épouse Honorie. Quant à Ildione,

La pourriez-vous aimer ? parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie ;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerais sur vous plus que sur lui.

L'heureux Ardaric laisse éclater sa joie. Alors Attila lui demande s'il l'approuverait de laisser sous les yeux de sa femme l'objet d'un premier amour (Valamir), dont les sujets, mêlés aux siens, peuvent un jour devenir dangereux. La prudence ne conseille-t-elle pas de se défaire d'un dangereux rival ? Eh bien ! conclut-il avant de sortir, comme gage je vous demande sa tête : si vous n'osez mériter à ce prix la main d'Ildione, craignez que Valamir n'en achète celle d'Honorie.

Ildione apprend d'Ardaric que le tyran a fait d'elle le prix du meurtre de Valamir, et elle revient à sa première résolution d'épouser Attila, afin de le sacrifier plus sûrement à la commune vengeance.

ACTE CINQUIÈME.

Ardaric et Valamir se lamentent sur leur sort ;
mais Honorie vient leur dévoiler l'affreuse poli-
tique d'Attila.

Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un et l'autre,
Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre ;
Mais qui le servirait serait bientôt livré
Aux troupes de celui qu'il aurait massacré ;
Et, par le désaveu de cette obéissance,
Ce tigre assouvirait sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'aveu.

Bientôt Attila entre ; un affreux sourire règne
sur son visage :

..... Eh bien ! mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis ?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquiescer sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi ! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal ?
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival ?
Pas un de son objet n'a l'âme assez ravie
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie ?
Quels amis ! quels amants ! et quelle dureté !
Daignez, daignez du moins la mettre en sûreté :
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agisse ;
Et, si vous n'écoutez l'amitié ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

L'indignation des deux rois et de la princesse
se fait jour. Attila brave leur vaine fureur ; la ven-
geance céleste, dit-il,

Ce n'est rien ; et, pour moi s'il n'est point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du temps à m'y résoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin ;
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin.

Ildione survient ; elle emploie tous ses artifices
pour rallumer l'amour d'Attila, qui se laisse cir-
convenir.

Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple ; et vous, rois, suivez-moi.

Honorie reste seule avec Octar ; bientôt Vala-
mir leur vient apprendre la mort du tyran.

..... Écoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de sou-criré
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance ; et le sang qui bouillonne
Forme un si grand torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est : « S'il ne veut s'arrêter,
« Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »
Il demeure à ces mots sans parole, sans force ;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce :
Sa gorge enfle ; et, du sang dont le cours s'épaissit,
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé sa colère et sa vie ;
Et déjà de son front la funeste pâleur
N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère :
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois ;
Mais ce retour si prompt de la plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,

Qui, prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, et tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue ;
Sa rage, qui renait en même temps, le tue.

Ardaric suit de près Valamir ; il raconte les
suites de l'heureux événement : Le soldat, dit-il,
laisse éclater sa joie, en même temps que sa haine
pour le monstre abattu ; dans leur commune
ivresse, les peuples ont salué comme successeurs
d'Attila les deux rois des Gépides et des Ostro-
goths.

La fin de nos périls en remplit tous les vœux ;
Et, pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir noire flamme avouée
Du souverain de Rome et du grand Mérouée.

TITE ET BÉRÉNICE.

COMÉDIE HÉROÏQUE EN CINQ ACTES — 1670.

« Henriette d'Angleterre, belle-sœur de
« Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fis-
« sent chacun une tragédie des adieux de Tite et
« de Bérénice ; elle crut qu'une victoire sur l'a-
« mour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait
« le sujet, et en cela elle ne se trompait pas..... Il
« est étonnant que Corneille tombât dans le piège ;
« il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de
« son talent. » (Préface de Voltaire.)

Pour réfuter ce jugement trop rigoureux, injuste
même, de Voltaire, il faudrait établir le parallèle
entre les pièces des deux auteurs : contentons-
nous d'indiquer la marche et de signaler les beautés
de celle de Corneille.

ACTE PREMIER.

Croyant satisfaire tout ensemble le peuple et
l'armée, Tite s'apprete à épouser l'ambitieuse et
fière Domitie, fille de ce Corbulon que les soldats
avaient voulu proclamer empereur et qui s'y était
refusé. Cependant ce n'est point elle qu'il aime,
et, d'un autre côté, le cœur de Domitie appartient
à Domitian, jeune frère de Tite.

Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurais voir d'accord avec moi-même,

dit à sa confidente Plautine la fille de Corbulon.

Domitian, qui veut entendre son arrêt de la
bouche même de la parjure, vient lui rappeler
qu'autrefois elle paraissait disposée à l'accepter
pour époux.

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite ;
Mais, de ces soupirants qui vous offraient leur foi,
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi ;
Votre âme ambitieuse, à mon rang attachée,
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée ;
Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi.
Mais les temps sont changés, madame, et vous aussi.

L'ambitieuse Domitie ne saurait renoncer à la main de l'empereur, quoi qu'en doive souffrir son cœur.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur : j'achète assez le nom d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice....
Rome a mille beautés dignes de votre cœur ;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avait eu les sentiments du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'attends d'un autre ;
Et ma flamme en vos mains eût ni, sans balancer,
Les sceptres qu'en la mienne il aurait dû laisser.

Domitian paraît adopter ces motifs ; mais resté seul avec Albin, son confident, il cherche le moyen de rompre l'hymen projeté Albin en trouve un : c'est de rappeler Bérénice, dont la présence ranimera chez Tite un amour qu'il étouffe à peine. Domitian objecte que Bérénice ne pourrait arriver avant quatre jours, terme fixé pour le mariage de l'empereur.

Et si je vous disais que déjà Bérénice
Est dans Rome, inconnue, et par mon artifice ?

répond Albin, qui lui recommande le secret, surtout vis-à-vis de Tite.

ACTE DEUXIÈME.

L'empereur apprend de Flavian, son confident, que Bérénice lui envoie une ambassade pour le féliciter de son avènement à l'empire ; il croit y voir une preuve d'indifférence, et remercie les dieux de ce que l'amour qu'elle lui portait est éteint chez la reine ; bien plus, il voudrait qu'elle lui fût infidèle, car alors de douloureux souvenirs ne viendraient plus troubler sa pensée.

Si de tels souvenirs ne me faisaient la guerre,
Serait-il potentat plus heureux sur la terre ?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi.
Mon réveil incertain du monde fait l'étude ;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et, tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas, et hausser la parole.
Que de félicité, si mes vœux imprudents
N'étaient de mon pouvoir les seuls indépendants !
Maître de l'univers sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême ;
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe ;
Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours, et n'achever jamais.

Domitian arrive. — Congédié par Tite, Flavian reçoit l'ordre de faire assembler le sénat, qui doit s'occuper des désastres qu'a causés une éruption du Vésuve. — Le frère de l'empereur lui demande ensuite ce qu'il doit faire, lui Domitian, si Tite persiste à devenir l'époux de Domitie.

..... Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

— Si vous renoncez avec tant de facilité à votre

Bérénice, réplique Domitian, c'est qu'elle est loin de vos yeux ; mais est-il possible que moi, si près de Domitie, je consente à la voir passer entre les bras d'un autre ?

TITE.

Rome entière et ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire ;
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir, pour un frère,
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.
Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours :
Qui se vaine une fois peut se vaincre toujours ;
Ce n'est pas un effort que votre âme redoute.

Tite reste inébranlable ; cependant il veut bien laisser le choix à Domitie, qui arrive. L'ambitieuse s'étonne que Tite ait pu douter qu'il aurait la préférence, et que Domitian ait eu la présomption de croire qu'il l'emporterait sur l'empereur.

Flavian vient annoncer à Tite que Bérénice s'avance.

La reine s'excuse de se présenter sans en avoir obtenu la permission ; mais, au fond de son exil, elle était poursuivie du désir d'être la première à mettre aux pieds de l'empereur le sceptre que dorénavant elle ne tient que de lui.

Pour sortir du trouble et de l'embarras où l'a jeté l'arrivée soudaine de Bérénice, Tite se hâte de la faire conduire dans l'appartement naguère habité par elle :

Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.

Domitie propose à Tite de lui rendre sa parole ; il lui répond :

Adieu, madame, adieu ; dans le trouble où je suis,
Me taire et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

Restée seule avec sa confidente, Domitie forme de noirs projets de vengeance.

Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.....
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes aïeux ;
Et, pour le révolter, laisse faire à mes yeux.

ACTE TROISIÈME.

Voulant éveiller la jalousie chez Tite, Domitian offre sa main à Bérénice, et ajoute que le frère d'un empereur est au moins l'égal d'un roi. Il n'obtient qu'un refus qu'accompagne cette réponse ironique :

Pour moi, qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine ;
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis.

Domitie survient ; Domitian, fidèle à son plan, cherche à inspirer de la jalousie à la fille de Corbulon en déclarant qu'il offre à Bérénice un cœur par d'autres trop dédaigné. Domitie s'étonne,

se plaint qu'il se soit tant hâté de prendre un parti, et paraît disposée à revenir à lui. Le frère de Tite redouble de protestations d'amour, et la conjure de faire le bonheur de quatre amants par le sacrifice de son ambition. Enfin il sort, et laisse à Bérénice le soin de convaincre tout à fait Domitie.

Bérénice entend de faire sentir à sa rivale le danger auquel on s'expose en sacrifiant l'amour à l'ambition ; celle-ci n'oppose que la rudesse et la fierté ; en la quittant, elle menace Bérénice du bannissement.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuse.

Tite entre chez la reine ; il vient lui rendre hommage, et s'excuser de l'avoir congédiée si promptement. Elle en profite pour réveiller en lui un amour mal éteint, en exprimant la douleur qu'elle éprouve de se voir remplacée par une femme assez belle pour mériter l'amour de l'empereur. — Si du moins vous aviez choisi

..... quelque objet sans éclat
Qui ne pût être à vous que par raison d'état,

je pourrais me dire que le cœur de Tite est encore à moi.

TITE.

Je ne puis vous donner cette consolation.
Si pour vous obéir je lui suis infidèle,
Rome, qui l'a choisie, y consentira-t-elle ?

BÉRÉNICE.

Quoi ! Rome ne veut pas quand vous avez voulu ?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire ?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice,
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui, rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.

Il veut renoncer à l'empire, et se retirer dans les états de la reine, où il pourra vivre tout entier à l'amour ;

Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus temps : ce nom si sujet à l'envie
Ne se quitte jamais, seigneur, qu'avec la vie ;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grâce à ceux qui l'ont portée :

elle préfère le voir épouser Domitie ; mais Tite proteste avec ardeur qu'il renonce à Domitie, dût-il perdre et la vie et le trône.

ACTE QUATRIÈME.

Chilon apprend à Bérénice la sensation qu'a produite son arrivée ; les Romains l'aiment, mais ils craignent que son hymen avec Tite ne serve de prétexte à mille complots auxquels pourrait prendre part Domitian lui-même ; le sénat s'assemble,

comme l'empereur l'a ordonné, mais si l'on y parle de la reine, les nombreux partisans de Domitie feront sans doute adopter le bannissement de sa rivale préférée.

Instruit du coup qui les menace tous deux, Domitian vient trouver la reine afin d'aviser aux moyens de le détourner. Bérénice connaît tout son pouvoir sur l'empereur, elle est sûre de confondre les projets de Domitie et d'empêcher que Tite n'épouse cette femme ambitieuse.

Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
(Elle sort.)

Domitie vient conjurer Domitian de seconder ses efforts pour obtenir l'exil de Bérénice ; Domitian, au contraire, voudrait voir l'empereur la placer sur le trône, et revenir à lui Domitie délaissée.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas ; s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi bien que de lui.

(Elle sort.)

Domitian ne sait plus s'il doit donner suite à son projet : Albin le lui conseille, et il se décide à demander Bérénice afin d'obtenir la fille de Corbulon.

Tite paraît ; son frère l'engage à épouser la reine.

.... N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde ;
Comme dépositaire il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

Domitian réplique que si Tite aimait Bérénice autant qu'il le dit, il trouverait très-facile de rendre Domitie à son premier amant. — Ah ! répond l'empereur, il y va de bien plus que de vous la céder. — De quoi, seigneur ?

— De tout.

Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre ;
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez ;
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée :
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas, elle cherche à régner ;
Avec vous, avec moi, n'importe la manière,
Tout plairait, à ce prix, à son humeur altière ;
Tout serait digne d'elle, et le nom d'empereur
A mon assassin même attacherait son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère ?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains ;
Mais, plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains.
De ceux qu'unite le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines ;
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,

La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

— Puisque Domitie ne peut être mon épouse, souffrez que Bérénice le devienne, réplique Domitian.
Interdit par cette proposition, l'empereur doute que la reine consente à trahir son amour.

DOMITIAN.

Mais si pour se venger elle répond au mien ?

TITE.

Épousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.

ACTE CINQUIÈME.

Tite s'informe de Flavian si Bérénice approuve la demande de Domitian ; il sent que son cœur se révolte à cette idée et repousse la dure loi que lui fait subir la prévention des Romains contre le sang des rois.... Bérénice cependant l'a fait monter au faite de la puissance ; il l'épousera, dùt-il attiser sur lui la vengeance de Rome.

La vie est peu de chose ; et, tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons à toute heure, et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Impatiente de connaître son sort, Domitie vient demander à quoi il faut qu'elle se prépare, ou monter sur le trône, ou orner le triomphe d'une autre ? Tite embarrassé finit par lui dire qu'il attend l'arrêt du sénat, et qu'il s'y conformera.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'âme et de cœurs ;
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince, indigné de son rang,
À la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine
Après l'indignité d'épouser une reine.

Bérénice baignée de larmes vient implorer une dernière grâce : elle renonce à la main de Tite ; mais que du moins l'ordre de son départ parte de la bouche de l'empereur, et non de l'injustice du sénat. Tite s'empresse de donner à Flavian l'ordre d'aller interrompre la délibération.

Mais Domitian apporte l'arrêt si redouté : le sénat adopte la reine, le peuple même approuve avec joie cette juste adoption. L'heureux Tite peut sans crime faire asseoir Bérénice sur le trône impérial ; il est au comble de ses vœux. Toutefois la reine refuse ce double bonheur.

Je n'abuserai point d'un surprenant respect
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.
Souvent on se dedit de tant de complaisance. [spect.
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance :
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux ;
Pour Galba, pour Othon, et pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolents caprices.
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers,
Ne vous peut garantir des ennemis couverts :
Un million de bras a beau garder un maître,

Un million de bras ne pare point d'un traître :
.....
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix ;
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois.

Tite et Domitian s'efforcent de détruire ses scrupules ; elle veut partir aussitôt. L'empereur s'y oppose, et, pour lui témoigner sa reconnaissance d'un si généreux amour, lui jure qu'une autre ne recevra pas la main qui lui était destinée. S'adressant ensuite à Domitian :

Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire ;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous :
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux ;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse
Elle seule y tiendra celui d'impératrice.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1672.

« Bien que cette pièce ait été reléguée dans un
« lieu où l'on ne voulait plus se souvenir qu'il y
« eût un théâtre, bien qu'elle ait passé par des
« bouches pour qui l'on n'était prévenu d'aucune
« estime, bien que ses principaux caractères soient
« contre le goût du temps, elle n'a pas laissé de
« peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs
« dont on ne connaissait pas le mérite, et de faire
« voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir
« aux entêtements du siècle pour se faire écouter
« sur la scène. » (Préface de Corneille.)

ACTE PREMIER.

Léon, jeune Romain doué des plus nobles qualités, mais dépourvu d'influence, craint que si le sénat le repousse du trône resté vacant par la mort de Théodose, Pulchérie, sœur du dernier empereur, ne lui refuse sa main.

PULCHÉRIE.

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère ;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire :
Je vous aime, et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'âme applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui, ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs :
Ma passion pour vous, généreuse et solide,
A la vertu pour âme, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi.
Mon aïeul Théodose, Arcadius mon père,
Cet empire quinze ans gouverné par un frère,
L'habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir,
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne ; et, dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix :
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire :
J'avais réduit mon frère à ne m'en point deditre :
Il vous y donnait part, et j'étais toute à vous ;
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble

Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Goths, les Vandales, les Francs,
Bouleversent la masse et déchirent les flancs.

« D'ailleurs Martian, le vieux ministre de Théodose, m'a promis de faire appuyer par ses amis votre élection. »

Irène, sœur de Léon, paraît ; Pulchérie les laisse ensemble, en conseillant à celui-ci de faire agir en sa faveur l'amour qu'Aspar, l'un des prétendants à l'empire, éprouve pour Irène. — Irène, de son côté, craint que si Aspar obtenait le suffrage du sénat il ne fût contraint d'épouser Pulchérie ; elle est tout naturellement disposée à servir Léon, car Aspar se trouverait suffisamment honoré en devenant le beau-frère de l'empereur ; elle propose donc à Léon de faire donner la pourpre à Pulchérie même, et avec l'appui de Martian elle ne doute pas de la réussite, puisque la nouvelle impératrice s'empressera de couronner son amant.

Mais Aspar vient déranger ce projet. Faisons-nous le serment mutuel, dit-il à Léon, que celui de nous deux que désignera le sénat nommera l'autre son collègue à l'empire. Léon ne peut accepter cette offre ; il a remis son sort entre les mains de Pulchérie, et ne doit prendre aucun engagement sans l'avoir consultée :

Adieu, je vous dirai sa réponse au sénat.

Seule avec Aspar, Irène lui dit :

Non, seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat ;
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que, sans briguer personne,
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendie de voix !

Nullement persuadé, il persiste à se rendre dans l'assemblée, afin d'encourager ses partisans par sa présence, et sort. — Irène se promet de déjouer l'ambition de son amant.

ACTE DEUXIÈME.

Le sénat vient de nommer Pulchérie impératrice ; Martian, qui a considérablement aidé à ce résultat, l'annonce à sa fille Justine. Elle soupire, et avoue qu'elle aime Léon ; à son tour Martian lui révèle les sentiments que lui inspire Pulchérie.

J'aime, et depuis dix ans ma flamme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence :
J'écoute la raison, j'en goûte les avis,
Et les mieux écoutés sont les plus mal suivis.

Croyant que la vieillesse suffirait pour le défendre, son cœur n'a pas été en garde contre les charmes de Pulchérie, et sa honte égale son amour.

— Justine a puisé dans les confidences de la princesse celui qui la dévore en secret ; elle renonce à l'espoir depuis longtemps caressé de voir quelque obstacle imprévu séparer les deux amants.

Poursuivi par sa jalouse ambition, Aspar vient

apprendre à Martian que le peuple veut s'opposer au choix que Pulchérie se propose de faire de Léon.

Il est jeune, et l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, seigneur, combien c'est hasarder :
Qui n'a fait qu'obéir saura mal commander ;
On n'a point vu sous lui d'armée ou de province...

MARTIAN.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince ;
Et, si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en sait assez pour deux.

Aspar doute que les vieux généraux de l'empire consentent à recevoir les ordres d'un jeune homme à qui jusqu'alors ils en ont donné, et finit par insinuer que le seul moyen de prévenir les dissensions serait que Martian lui-même épousât Pulchérie.

MARTIAN.

Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend !
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, et connais trop mes forces
Pour être encor sensible à ces vaines amores.

Aspar sort ; Léon arrive, au comble du désespoir : depuis son élection il ne trouve en Pulchérie qu'une ingratitude. Ce n'est pas qu'elle ait abjuré ses serments ; non, mais elle hésite, et Léon, dont le seul titre est l'amour, veut que l'amour triomphe sans hésitation.

Martian lui promet de voir Pulchérie et de la lui ramener. Léon le quitte un peu moins agité. — Resté seul avec sa fille, Martian l'exhorte à suivre l'exemple qu'il va lui donner en faisant abnégation d'elle-même.

Le véritable amour n'est point intéressé ;
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé :
Suis l'exemple, fais voir qu'une âme généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi la rendre heureuse.

ACTE TROISIÈME.

Pulchérie brûle de partager le trône avec Léon ; ce qui la retient, c'est la crainte de la désapprobation du sénat.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi !
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi ;
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage.
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage ;
Et, si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part :
En doute du succès, il en fait le hasard ;
Et, lorsque je l'en veux garantir vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.

Martian consentirait volontiers à employer son crédit auprès des sénateurs, mais il croit que ce serait échouer ; il conseille donc à l'impératrice de remplir le serment qu'elle a fait avant son élection.

Je suis impératrice, et j'étais Pulchérie,

répond-elle ; il ne faut pas, écoutant l'amour, signaler ainsi le commencement de mon règne ; d'ailleurs, la jeunesse de Léon ne fera-t-elle pas croire que je veux régner sous son nom ? Vous-même ne vous accusera-t-on pas d'avoir voulu sous

un fantôme d'empereur conserver les rênes du pouvoir? — Je me placerai au-dessus de ces soupçons, répond Martian; car, aussitôt que Léon sera devenu votre époux, je m'éloignerai de Bysance

Pour aller, dans le calme et dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.

Et pour prix de mes longs services, je ne demande que de mourir à moi. — (Il sort.)

PULCHÉRIE.

Que me dit-il, Justine, et de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite?...
S'il était dans un âge à prétendre à ma foi,
Comme il serait de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penser aurait quelque apparence,
Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

Revenant aussitôt à son amour pour Léon, elle prie Justine de l'aider à s'en défendre; elle voudrait même que sa confidente essayât de se faire aimer de lui.

Mais Léon se présente, et Pulchérie, tout en lui reprochant de douter de son amour, déclare de nouveau qu'elle ne le choisira pour époux qu'autant qu'il serait désigné par le sénat.

Tel contre vous et moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindrait de s'emporter.
Et, méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecterait en lui le démon de l'empire.

LÉON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux...

PULCHÉRIE.

N'est qu'un refus moins rude et plus respectueux.

LÉON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique?

Enfin, il demande devant qui il doit se retirer. — Ne pouvant choisir elle-même, elle lui ordonne de n'être point jaloux; quel que soit le choix du sénat, personne ne se verra maître de sa personne: elle le jure, et laisse son cœur aux mains de son amant. A moins que le sénat ne le nomme empereur, et il est assemblé en ce moment, Léon ne doit espérer rien de plus. — Adieu, j'attends son arrêt, dit-elle en sortant.

Léon s'emporte contre une telle perfidie; restée seule avec lui, Justine lui conseille d'éveiller la jalousie au cœur de la princesse, qui ne manquerait pas de le rappeler. Il se refuse à un moyen qui paraîtrait autoriser la conduite de son infidèle, et sort en conjurant les dieux de mettre un terme à ses tourments. C'est la seule réponse que Justine obtienne de lui en échange de l'aveu de son amour.

ACTE QUATRIÈME.

Justine presse Irène de la seconder dans son projet; Irène répond qu'il ne conviendrait point qu'en conseillant le parjure à son frère, une sœur lui fit perdre toute chance d'atteindre à l'honneur qui lui est peut-être réservé.

Poussée par le désir de savoir ce que pense Léon, Pulchérie entre. Après avoir dépeint l'accablement

où il est plongé, Irène reproche à l'impératrice de manquer de courage; enfin, dit-elle, si mon frère vous paraît indigne de l'empire, le mérite d'Aspar permet à celui-ci d'y prétendre, et la disgrâce de Léon me causerait de moins longs regrets si je voyais mon amant parvenir au trône. — Pulchérie ne veut point d'un cœur qui appartient à une autre.

Sous le voile d'un faux intérêt, Aspar lui-même vient annoncer à Pulchérie que les sénateurs se montrent tout à fait disposés à contrarier son choix; il a même lieu de croire qu'une main inconnue foment la sédition. Indignée, Pulchérie lui laisse entrevoir qu'elle connaît ses projets et ses sourdes menées; il l'assure de son zèle, mais pour preuve elle lui demande qu'il fasse décider le sénat à proclamer Léon, ou à la laisser régner seule: s'il y réussit, la main d'Irène sera sa récompense. Elle sort en emmenant Justine.

Dans la scène suivante, toute la fourberie de l'ambitieux Aspar se manifeste: invoquant leur amour, Irène le conjure de ne point entraver le bonheur de Léon, de ne point s'exposer à la vengeance de Pulchérie; il ne veut prêter son appui à Léon qu'autant que Léon consentirait à partager l'empire avec lui.

ACTE CINQUIÈME.

Pulchérie expose devant Justine les craintes dont elle est de nouveau assiégée: le sénat peut désigner Léon pour empereur, et elle craint que son amant ne devienne son maître aussitôt que son époux.

Martian et Aspar viennent lui apprendre que le sénat persiste à s'en rapporter à sa prudence.

Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

Après s'être un instant recueillie, l'impératrice promet de faire connaître son choix dans quelques jours. Cependant, comme le sénat attend sa réponse pour se séparer, elle fait retirer Aspar, puis demande à Martian si l'amour qu'elle a cru découvrir en lui existe réellement. Le ministre lui répond qu'il eût voulu ensevelir ce secret avec lui dans la tombe; enfin, il demande la grâce de n'être point témoin du bonheur d'un autre, et se dispose à se retirer.

PULCHÉRIE.

Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servi;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie;
La vôtre s'est usée à me favoriser:
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoi?

PULCHÉRIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moi, madame?

PULCHÉRIE.

Oui, seigneur ! c'est le plus grand service
 Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
 Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux
 Jusques à souhaiter des fils et des neveux :
 Mon aieul, dont partout les hauts faits retentissent,
 Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent ;
 Que j'en sois la dernière, et ferme dignement
 D'un si grand empereur l'auguste monument....

Le sénat attend un maître, ajoute-t-elle, allez lui
 annoncer mon choix, et dites à Aspar qu'il peut
 venir maintenant.

Pulchérie instruit Aspar de ce qu'elle vient de
 faire, et lui demande quel époux elle doit donner
 à Justine. Il s'apprête à se proposer ; mais elle lui
 rappelle ce qu'il a promis à la sœur de Léon, et
 lui accorde deux jours pour se décider s'il ne veut
 la voir disposer de la main d'Irène. Aspar sort.

Pulchérie propose à Justine d'épouser Léon ;
 Justine s'y décide sans peine. En ce moment Léon
 vient reprocher à l'impératrice son ingratitude,
 son parjure, sa perfidie ; mais elle parvient à l'a-
 paisier : Martian n'aura de son époux que le titre,
 et son cœur restera tout entier à Léon. Cependant,
 pour justifier un jour le choix que son cœur avait
 fait, elle veut que Léon succède à Martian, qui ne
 peut occuper longtemps le trône, et lui propose
 d'épouser Justine ; il faut, dit-elle,

..... Il faut être empereur,
 Et, le sceptre à la main, justifier mon cœur.

Léon résiste d'abord, mais il finit par céder. —
 Martian, qui entre, annonce que le sénat a reçu
 avec enthousiasme le message dont lui-même vient
 de s'acquitter, et confirme l'union de sa fille avec
 Léon. En attendant la réponse d'Aspar, ils vont
 faire préparer le temple pour ce double hyménée.

SURÉNA,

GÉNÉRAL DES PARTHES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES. — 1674.

« Suréna était le plus noble, le plus riche, le
 « mieux fait, et le plus vaillant des Parthes : avec
 « ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des
 « premiers hommes de son siècle ; et, si je ne m'a-
 « buse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point
 « rendu méconnaissable ; vous en jugerez. »
 (Préface de Corneille.)

ACTE PREMIER.

Par un traité conclu entre Artabase, roi d'Ar-
 ménie, et Orode, roi des Parthes, Eurydice, fille
 du premier de ces deux princes, doit épouser Pa-
 corus, fils du second. Cependant elle aime Suréna,
 lieutenant d'Orode et général de l'armée des Par-
 thés contre Crassus, et apprend à sa confidente
 Ormène que cet amour naquit lorsque, au nom

d'Orode et de Rome, Suréna et Cassius vinrent en
 même temps briguer l'appui de son père.

Tous deux ainsi qu'au roi me rendirent visite,
 Et j'en connus bientôt le différent mérite.
 L'un fier, et tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
 Semblait pour compliment nous apporter des lois ;
 L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
 Vengeait le sceptre en nous de ce manque d'estime.

Les conseils de la princesse en faveur de l'am-
 bassadeur des Parthes ne furent point écoutés,
 Suréna n'emporta qu'un dur refus ; mais, ajoute-
 t-elle,

Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.

Vainqueur, Orode a offert la paix, et c'est alors
 qu'est intervenu le fatal traité. Cependant Eury-
 dice a d'autres causes de chagrins ; Orode fait
 venir sa fille Mandane, et elle craint qu'il ne la
 destine à Suréna.

Palmis, sœur de Suréna, qui ignore l'amour
 mutuel d'Eurydice et de son frère, vient annoncer
 avec joie l'arrivée de Mandane. — Les inquié-
 tudes de la princesse redoublent ; elle s'informe
 de l'effet que cette nouvelle a produit sur son
 amant, et finit par confier à Palmis ce que celle-ci
 ignorait complètement. En retour, Palmis avoue
 à Eurydice que naguère Pacorus lui avait promis
 sa foi, révélation qui ne fait qu'augmenter la ré-
 pugnance de celle-ci pour l'époux qui lui est des-
 tiné. Enfin, revenant à son amour pour Suréna,
 la princesse force Palmis à lui répéter que celui du
 général parthe reste le même, malgré l'obstacle
 qui s'élève entre eux.

Suréna entre ; il renouvelle les protestations de
 sa tendresse, et Eurydice lui en demande une nou-
 velle preuve : c'est de ne point épouser Mandane :

N'ajoutez point, seigneur, à des malheurs si grands,
 Celui de vous unir au sang de mes tyrans ;
 De remettre en leurs mains le seul bien qui me reste,
 Votre cœur : un tel don me serait trop funeste.

Suréna jure de ne former aucun lien, puisqu'il
 ne peut appartenir à Eurydice ; mais, par un gé-
 néreux retour, elle ne veut pas l'empêcher de don-
 ner au monde des neveux dignes de lui. Suréna
 réplique.

Que tout meure avec moi, madame ! que m'importe
 Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
 Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
 Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
 Respireront-ils l'air où les feront revivre
 Ces neveux qui, peut-être, auront peine à les suivre,
 Peut-être ne feront que les déshonorer,
 Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?

ACTE DEUXIÈME.

Pacorus s'informe auprès de Suréna de ce que
 son ambassade auprès d'Artabase a pu lui per-
 mettre d'apprendre relativement à Eurydice. Après
 avoir rappelé les services que le général a rendus
 à Orode, il lui en assure la récompense : Palmis

trouvera en lui donnant sa main une noble réparation de l'injure que lui fait l'infidélité du fils d'Orose.

SURÉNA.

Cessez de me traiter, seigneur, en mercenaire :
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire.

Enfin Pacorus aborde directement le but de cet entretien, et demande à Suréna s'il n'a point appris que le cœur d'Eurydice fût déjà pris.

SURÉNA.

Durant tout mon séjour rien n'y blessait ma vue ;
Je n'y rencontrais point de visite assidue,
Point de devoirs suspects, ni d'entretiens si doux,
Que, si j'avais aimé, j'en dusse être jaloux.

D'ailleurs, ajoute-t-il en se retirant, vous pourrez en apprendre davantage d'elle-même, car je la vois qui s'avance.

Eurydice répond avec franchise aux questions que lui adresse Pacorus, mais sans nommer Suréna. Elle donnera sa main à Pacorus, puisque le traité l'y force; mais son cœur ne peut plus se donner. Il insiste pour apprendre le nom de son rival; la princesse se borne à l'assurer que son choix n'est indigne ni d'elle ni de lui. Enfin, voyant venir Palmis, elle engage Pacorus à rendre plus de justice à celle qui d'abord l'avait charmé.

Tourmenté du désir de connaître son rival, le fils d'Orose met fin aux reproches que lui adresse Palmis en lui promettant de ne jamais aimer qu'elle si elle réussit à le lui faire connaître. Palmis, pour appuyer son refus, dit que ce serait allumer des haines éternelles. Pacorus réplique que tant qu'il aura Suréna pour appui, il n'a rien à redouter; et Palmis, trouvant dans cette réponse un motif de plus de se taire, persévère dans son silence. — Pacorus sort en disant qu'il saura bien découvrir ce rival dont on s'obstine à lui cacher le nom.

ACTE TROISIÈME.

Sillace, autre lieutenant d'Orode, apprend à son maître qu'il a vu Suréna, selon qu'il lui avait été ordonné : — Son indifférence affectée donne lieu de craindre qu'il ne soit aimé d'Eurydice.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquiescer !
Un service au-dessus de toute récompense,
A force d'obliger, tient presque lieu d'offense.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé ;
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire.
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ? il serait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
Et, dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.....

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,

La saine politique a deux extrémités :
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre ;
Il n'est point de milieu.

ORODE.

Ma pensée est la vôtre.
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrais-je vouloir l'autre ?
Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi....
Le voici : laissez-nous,

reprënd-il en voyant paraître Suréna. — Le roi déclare à son général que l'immensité de ses services ne lui laisse aucun moyen de les récompenser dignement; il ne se croit même pas encore quitte en lui donnant sa fille. Suréna refuse un honneur si fort au-dessus de lui : donner pour époux à la princesse Mandane un homme qui ne peut cesser d'être son sujet, ce serait avilir le sang d'Orode.

Je n'examine point si ce respect déguise,

répond Orode. Votre renommée est tellement étendue, que tous les rois seraient heureux de vous attacher à eux par les liens les plus étroits; et

Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir.
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

Cette défiance étonne Suréna. — Si j'étais homme à me laisser gagner, Crassus et Mitradate..

Tout ce que je vous dois, j'aime à le publier :
Mais, quand je m'en souviens, vous devez l'oublier,

interrompt Orode. — Eh bien ! seigneur, puisque vous voulez honorer mon sang, et le placer sur les degrés du trône, que ma sœur devienne l'épouse de votre fils : Artabase n'en murmurerait point, et Eurydice en aura l'âme ravie, car son cœur ne lui appartient plus. Dire qui le possède, je ne saurais le faire. — Orode rejette cette proposition; et, voyant venir la sœur de Suréna, il ordonne à celui-ci d'aller trouver Eurydice, afin de la ramener au sentiment du devoir; pendant ce temps, lui-même apprendra quelle part a Palmis dans les prétentions de son frère.

Palmis ne dissimule point qu'elle aime toujours Pacorus; Orode lui montre les trônes d'autres rois prêts à la recevoir; mais elle ne veut pas quitter les lieux qu'habite son parjure amant.

ACTE QUATRIÈME

Ormène, la confidente d'Eurydice, dit à sa maîtresse :

Oui, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna sur le bord de sa perte.
Je l'ai su de Sillace; et j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURYDICE.

On n'oserait, Ormène, on n'oserait.

Et d'ailleurs, continue-t-elle, qui aurait pu faire connaître notre amour? — Le refus de Suréna d'épouser la princesse, répond Ormène, et le vôtre de dire le nom du rival de Pacorus.

Palmis arrive : elle annonce qu'à chaque porte on a placé des gardes, mesure qui semble annoncer un orage prêt à éclater. Eurydice n'y voit rien qui l'étonne, et Palmis, qui tremble pour son frère, reproche à la princesse cette fermeté trop voisine de l'indifférence. Eurydice blâme la sœur de Suréna d'avoir si peu de courage ; celle-ci la supplie d'obéir aux deux rois, mais Eurydice ne saurait ni épouser Pacorus ni voir Suréna uni à Mandane : d'ailleurs, elle repousse l'idée que l'on veuille attenter aux jours de son amant.

Pacorus entre ; Palmis se retire à la vue du parjure. — Eurydice demande au prince d'où vient que le roi la fait surveiller par ses gardes.

Madame, ainsi que vous, chacun a ses secrets,

répond-il.... Enfin nous savons quel est ce rival dont vous nous taisiez le nom ; et comment s'y méprendre lorsque le moindre péril qui semblait le menacer vous rendait toute tremblante ? — Eh bien ! quand vous l'aurez perdu ,

Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi ;
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne
Toute fumante encor du sang qui vous la donne ;
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'auriez point de mains ?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite ;
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite ;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur ;
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.

Elle se retire. — Suréna entre aussitôt, et Pacorus lui reproche d'avoir par son silence abusé de la confiance qu'il lui témoignait, enfin de ne point accepter la main de Mandane.

SURÉNA.

Je le vois bien, seigneur, qu'un m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'est compte pour crime ; et je dois seul au roi
Répondre de Palmis, d'Eurydice, et de moi.

Après quelques paroles conciliantes, Pacorus se laisse aller à la menace.

SURÉNA.

Tout à l'heure, seigneur, vous me parliez de grâce,
Et déjà vous passez jusques à la menace !
La grâce est aux grands cœurs honteuse à recevoir ;
La menace n'a rien qu'on puisse émouvoir.
Tandis que hors des murs ma suite est dispersée,
Que la garde au dedans par Sillace est placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, seigneur, et l'une et l'autre est prête :
Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;
Et, si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.

ACTE CINQUIÈME.

Eurydice vient d'apprendre de la bouche même d'Orode, qu'à moins de la double union projetée, Suréna serait banni de la cour jusqu'à ce qu'elle-même se soit soumise. Elle instruit son amant de cette décision suprême ; il répond :

Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr ;
Tout ce qu'on fait pour eux ne sert qu'à nous trahir :
Mon visage l'offense, et ma gloire le blâsse ;
Ju qu'au fond de mon âme il cherche une bassesse,
Et tâche à s'eriger, par l'offre ou par la peur,
De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur.

Instruite de l'ordre cruel qui atteint son frère, Palmis accourt, et lui fait le tableau des funestes projets que la jalousie des envieux peut inspirer aux rois.

SURÉNA.

Si ma mort plaît au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux qu'elle soit un crime qu'un hasard ;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impose la nature, et règle la fortune.

Palmis le conjure d'accepter la main de Mandane ; mais il a promis de n'être point à d'autre qu'à Eurydice, et restera fidèle à ses serments.

Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte est jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand, malgré la nature, en dépit de nos lois,
Le parricide a fait la moitié de nos rois,
Qu'un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
Notre Orode lui-même, où serait-il sans moi ?
Mithridate pour lui montrait-il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?
J'en connais mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et s', de ce haut rang que j'ai vu l'éblouir,
Son père et son aîné peuvent longtemps jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense.

Il ne peut croire que la mort soit le prix dont Orode paiera ses services, et se soustrait aux prières de sa sœur.

Palmis éplorée reproche à Eurydice de ne l'avoir point secondée, d'être restée muette pendant cet entretien : Eurydice aura peut-être à se reprocher la mort de Suréna, dont la sœur, par ses vives sollicitations, force la jalouse amante à consentir qu'il épouse Mandane. Ormène arrive ; Eurydice s'appête à lui ordonner de porter ce message à Suréna ; mais la voyant pâle, tremblante, attérée, que se passe-t-il ? demande-t-elle. — Suréna...

A peine du palais il sortait dans la rue
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ;
Deux autres l'ont suivie ; et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

Eurydice reste comme anéantie ; Palmis, toute à son désespoir, appelle le courroux du ciel sur le lâche roi par les ordres duquel le meurtre a été commis ; enfin, apostrophant Eurydice :

Et vous, madame, et vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille,
Vous qui, brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi ! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs !

EURYDICE.

Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.

FRAGMENT DE PSYCHÉ,

TRAGI COMÉDIE-BALLET. — 1670.

Tout le monde connaît la fable antique de *Psyché*. A l'occasion du carnaval de 1670, et pour amuser le grand roi, Molière entreprit de la mettre en action; mais la crainte de ne pas arriver à temps le contraignit à se faire aider par Pierre Corneille, qui en quinze jours composa les quatre derniers actes presque tout entiers. Le morceau suivant, emprunté au troisième acte, présente un admirable contraste avec les autres chefs d'œuvre de ce mâle et sévère génie. C'est la déclaration de *Psyché* et de l'Amour.

PSYCHÉ, seule dans le palais de l'Amour, où elle a été transportée par Zéphire.

Tout autant de moments que ma mort se recule
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.
Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer.
Veux-tu que je te cherche? et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin l'emparer.
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtement légitime;
Je suis lasse de soupiner:
Viens, que j'achève d'expirer.

SCÈNE III.

L'AMOUR, PSYCHÉ, ZÉPHIRE.

L'AMOUR.
Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas, peut-être, à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.
PSYCHÉ.
Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un dieu qui, par miracle,
Daigne venir lui-même à mon secours?
L'AMOUR.
Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui re-pire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi?
PSYCHÉ.
Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plante
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison!
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance;
De la compassion, les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance:
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est; mais je sais qu'il me charme;
Que je n'en conçois point d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même;

Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois?
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paraissent interdits:
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, *Psyché*, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en réparer l'injure,
L'amour, en ce moment, se paie avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.

Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus;
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

PSYCHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtement?

PSYCHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excès d'amour.

PSYCHÉ.

Que n'ai-je été plus tôt punie!
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrais en rougir, ou le dire plus bas:
Mais le supplice a trop d'appas;
Permettez que tout haut je le die et redie:
Je le dirais cent fois, et n'en rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois:
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix;
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle *Psyché*, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux:
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus, d'un soupire,
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux;
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

PSYCHÉ.

L'intelligence en était due
A nos cœurs pour les rendre également contents:
J'ai soupire, vous m'avez entendue;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moi si par la même route
Après moi le Zéphire ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous lui parlez, êtes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ai dans ce doux climat un souverain empire,

Comme vous l'avez sur mon cœur.
 L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
 Qu'à mes ordres Eole a soumis le Zéphire.
 C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensés,
 Lui-même a dicté cet oracle
 Par qui vos beaux jours menacés
 D'une foule d'amants se sont débarrassés,
 Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
 De tant de soupirs empressés
 Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
 Ne me demandez point quelle est cette province,
 Ni le nom de son prince ;
 Vous le saurez quand il en sera temps.
 Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
 Par des soins assidus et par des vœux constants,
 Par les amoureux sacrifices
 De tout ce que je suis,
 De tout ce que je puis.
 Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
 Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite :
 Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
 Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
 Venez en admirer avec moi les merveilles.
 Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
 A ce qu'il a d'enchantements :
 Vous y verrez des bois et des prairies
 Contester sur leurs agréments
 Avec l'or et les pierres ;
 Vous n'entendrez que des concerts charmants ;
 De cent beautés vous y serez servie
 Qui vous adoreront sans vous porter envie,
 Et brigueront à tous momens,
 D'une âme soumise et ravie,
 L'honneur de vos commandements.
 PSYCHÉ.
 Mes volontés suivent les vôtres,

Je n'en saurais plus avoir d'autres.
 Mais votre oracle enfin vient de me séparer
 De deux sœurs et du roi mon père,
 Que mon trépas imaginaire
 Réduit tout trois à me pleurer :
 Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
 De mortels dé plaisirs se voit pour moi comblée,
 Souffrez que mes sœurs soient témoins
 Et de ma gloire et de vos soins ;
 Prêtez-leur, comme à moi, les ailes du Zéphire,
 Qui leur puissent de votre empire
 Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;
 Faites-leur voir en quel lieu je respire,
 Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
 Ce tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
 Me vole une part des douceurs
 Que je veux toutes pour ma flamme.
 N'ayez d'yeux que pour moi qui n'en ai que pour vous ;
 Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire.
 Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent :
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure :
 L'air même que vous respirez
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche :
 Votre habit de trop près vous touche ;
 Et sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi qui m'effarouche
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.

FIN DE L'EXAMEN ANALYTIQUE.